

Faculté 2015-2016

Master 2 Diversité, Cultures et Formation

**Le corps-machine de la performance : une
approche anthropologique du corps du coureur
cycliste**

Julien LABORIE

Mémoire dirigé par
Maryan LEMOINE
Faculté des Lettres et Sciences Humaines

Droits d'auteur



Cette création est mise à disposition selon le Contrat : « **Attribution-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de modification 3.0 France** » disponible en ligne :

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr/>

Table des matières

| | |
|---|--------------------|
| Introduction..... | 5 |
| 1. Élaboration méthodologique de l'enquête ethnographique..... | 6 |
| 1.1. La souffrance comme objet de recherche : une étude ethnographique dans la roue du peloton cycliste..... | 6 |
| 1.2. L'étude du corps par la mise en place d'entretiens..... | 12 |
| 1.3. « Ouvrir la gamme » : construction progressive d'un échantillon grâce à la ficelle de Becker..... | 17 |
| 2. Analyse méthodologique..... | 31 |
| 2.1. Le recours aux entretiens, révélateur d'une influence de la construction précédente d'un outil méthodologique..... | 31 |
| 2.2. Nouvelle étude du terrain mobile : un terrain exigeant dans le temps et sujet à des mutations de mobilité..... | 37 |
| 2.3. Modèle du chercheur-médiateur : la médiation comme cadre d'analyse de la pratique compétitive du cyclisme..... | 41 |
| 3. Résultats obtenus..... | 47 |
| 3.1. Un corps mesuré inscrit dans la démesure..... | 50 |
| 3.2. Un corps façonné sur le modèle de la machine..... | 59 |
| 3.3. La conformation du corps à la machine..... | 69 |
| Conclusion..... | 75 |

Références bibliographiques.....[77](#)

Table des annexes.....[80](#)

Introduction

Le monde du cyclisme est traversé par des légendes. Des coureurs, de par leurs exploits, ont apposé sur lui une empreinte que le temps n'efface pas. Jacques Anquetil remporte le Tour de France à cinq reprises et est imité quelques années plus tard par le « Cannibale » Eddy Merckx puis par le « Blaireau » Bernard Hinault. Érigés en idoles, des générations de cyclistes amateurs comme professionnels s'inspireront de ces hommes hors-du-commun dans leur pratique du cyclisme. Fabian Cancellara, coureur d'une puissance telle qu'il est surnommé « Spartacus », adopte ainsi une position sur son vélo proche de celle de Merckx. Quant à lui, Alberto Contador calque tout d'abord sa manière d'aborder les cols de montagne sur celle de son égérie Marco Pantani, les mains en bas du guidon. Avouant ne pas y parvenir aussi bien qu'« il Pirata », il développera sa propre façon d'escalader les difficultés de la route, gracieuse et aérienne. A leur tour, de nombreux coureurs tenteront de s'approprier le « style » du « Pistolero » Contador, véritable danseur de flamenco sur un vélo. Deux de ses plus sérieux concurrents actuels disent ainsi tenter de s'approprier un mouvement dont ils reconnaissent la grâce et la fonctionnalité. Le cyclisme est donc affaire d'efficacité certes mais aussi d'une certaine beauté dans l'effort.

Toutes sortes de gabarits se rencontrent sur les routes et présentent des apparences assez proches : les cyclistes présentent en général des membres inférieurs très musclés tandis que la partie supérieure de leur corps semble, en comparaison, moins galbée. Habillé d'un maillot serré, d'un « cuissard » et de chaussures peu communes, c'est un corps qui semble posséder quelques traits inédits dans le monde du sport. Même la couleur de sa peau peut provoquer l'étonnement : le « bronzage cycliste », né de longues heures d'entraînement passées sous le soleil, provoque parfois l'hilarité une fois l'été arrivé. Certains spectateurs peinent d'ailleurs parfois à comprendre l'attrait pour ce sport où ils ne voient que souffrances prolongées et absurdes. L'explication même des cyclistes quant aux raisons de la traversée de cette souffrance reste parfois sombre. Étant moi-même un cycliste compétiteur et curieux de renverser la perspective, j'ai ainsi décidé l'année dernière d'entreprendre un travail ethnographique sur ce sujet. Je désirais alors mettre en lumière ce qui se joue au travers de la question de la souffrance, intuitivement persuadé qu'elle recèle divers enjeux comme ceux de pouvoir et de reconnaissance. Je vais commencer ce mémoire en retraçant le fil conducteur de

cette étude, c'est à dire en en illustrant la démarche méthodologique et les points d'analyse de celle-ci que j'ai développés. Nous reviendrons sur les résultats qui me sont apparus, dont la prégnance d'un concept inattendu : celui du don maussien. Ce premier état des lieux réalisé, nous verrons que j'ai choisi à l'issue de cette première étude d'élargir mon angle de vue en abordant cette fois le corps du coureur. J'ai donc réalisé ce travail en tentant de dégager ce qui caractérise particulièrement ce corps sportif. A priori, au moment où je rédigeais une note d'intention quant au contenu de la recherche présente, je m'attendais à devoir étudier davantage le concept de donation, issu du don révélé par mes résultats précédents. J'intitulais donc mon travail *La soif ontologique : une approche ethnographique du corps du cycliste*, alors persuadé que le cycliste manifestait avant tout une grande envie d'éprouver son corps. Si je continue de penser cela, les résultats de ma seconde étude m'ont orienté vers une autre piste : celle d'un corps plié sur le modèle de la machine et qui se trouve sans cesse placé sous le joug de la mesure. De plus, c'est une machine qui doit se conformer à une autre machine, son vélo, mettant ainsi à jour un certain rapport instrumental. Ainsi, j'ai renommé mon travail en fonction de ce changement de perspective *Le corps-machine de la performance : une approche anthropologique du corps du coureur cycliste*.

1. Élaboration méthodologique de l'enquête ethnographique

1.1. La souffrance comme objet de recherche : une étude ethnographique dans la roue du peloton cycliste

Ce travail s'inscrit dans la poursuite d'une première étude ethnographique menée l'année dernière. Pour davantage de clarté, je vais retracer en quelques pages le fil de ma recherche passée en décrivant la logique que j'ai suivie dans l'élaboration d'un terrain d'enquête et dans l'analyse de celui-ci. Enfin, je décrirai les résultats qui me sont apparus et dont certains furent assez surprenants pour le pratiquant que je suis. Passionné par le cyclisme et le pratiquant depuis des années notamment en compétition, j'avais une grande envie d'étudier ce terrain et de changer d'angle de vue en adoptant celle d'un ethnographe. J'étais en effet poussé par l'intuition que ce que je voyais lors de mes courses en amateurs n'était que le reflet de mécanismes moins apparents. N'importe quel téléspectateur du Tour de France peut se rendre compte de l'ébullition constante qui règne lors de ses étapes. Entre les coureurs, au milieu de cette ferveur, on observe souvent un jeu d'observations réciproques, des gestes pour communiquer ou parfois des manifestations de sauts d'humeur. A un niveau moindre, et cela entre dans le domaine de mon ressenti, nous retrouvons ces mêmes tensions chez les amateurs. Qu'il s'agisse de moments-clefs de la course ou d'autres de relâchement, il semble se mouvoir souterrainement des enjeux de pouvoir ou de reconnaissance.

J'ai donc choisi d'entrer sur ce terrain en me focalisant sur un facteur qui me semblait particulièrement attaché à la présence de cette tension : la souffrance. Tout en représentant le rapport physique d'un coureur avec les autres coureurs, elle m'apparaissait comme traduisant autre chose, un affrontement allant plus loin que la simple confrontation des corps. C'est pour cela que le recours à la démarche ethnographique me semblait particulièrement adapté au genre d'enquête que je souhaitais conduire. Il autoriserait en effet le contact avec les forces vives du terrain, au risque de se faire rudoyer par celles-ci, et offrirait à ma posture d'observateur une assise particulière, faite de mobilité et de proximité avec l'objet de recherche. Le fait, par ailleurs, de posséder une grande familiarité avec le terrain m'intéressait tout autant qu'il m'effrayait. Je redoutais aussi de compromettre ma posture de pratiquant en

l'utilisant d'une nouvelle manière auprès de personnes que je connais pour une certaine partie. Je craignais en effet de faire preuve d'un certain opportunisme. Ces quelques premières appréhensions considérées, je décidais tout de même de mener à bien cette entreprise.

Il me fallait commencer par circonscrire précisément le terrain de recherche. Les situations de courses que je rencontrais chaque week-end à partir du début du mois de mars me semblaient pouvoir constituer un terrain d'enquête. Cependant, même si ces compétitions présentaient un grand potentiel conféré par la confrontation directe avec l'objet de recherche, elles ne me permettaient tout simplement pas de relever des observations. Je jugeais cela assez problématique : combien d'observations allaient ainsi être perdues ? Un grand nombre certainement. Je ne pouvais pourtant me résoudre à observer depuis l'extérieur de la compétition car je ne verrais sans doute pas aussi bien mon objet. J'ai ainsi procédé à un choix méthodologique en ne relevant des données qu'une fois la course achevée, sur mon ordinateur. Plus tard, je me rendrai compte que cela ne m'empêcha pas de recueillir certaines informations très importantes et d'élaborer, comme nous le verrons, une façon de travailler particulière.

J'ai décidé aussi de comprendre dans mon terrain des données provenant de sites internet où les coureurs retranscrivent leurs sorties d'entraînement et courses régulières. Je relevais ainsi du site officiel de mon club et de sa page Facebook les résumés des courses disputées par les coureurs, souvent rédigés par eux. Dernière extension de mon terrain, j'ai choisi de recueillir les données des sorties de mes abonnements Strava. Strava est une application mobile qui, à l'aide d'un GPS, trace le parcours du coureur pendant qu'il s'entraîne. Caractéristique faisant son originalité, les cyclistes créent ainsi des segments GPS sur lesquels ils s'affrontent et établissent des classements. Le premier obtient le « KOM » (King of Mountain), équivalent du Meilleur Grimpeur ; cela crée une vraie émulation entre cyclistes de tous horizons. Mon terrain était donc circonscrit : il se composait d'observations en situation de course et de recueil de données sur les sites internet mentionnés ci-dessus. Cependant, un problème demeurait : je ne pouvais pas informer toutes les personnes présentes sur le terrain de la réalisation de mon enquête ethnographique. Même si je retrouve beaucoup de ces personnes de week-end en week-end, des cyclistes entrent et quittent le terrain à chaque course, ne serait-ce qu'à cause de la distance qu'il est nécessaire de réaliser pour se rendre sur

les lieux d'une course. J'ai essayé de pallier ce problème en réalisant un brouillage et une anonymisation des données les plus efficaces possibles.

Je m'alignais donc, comme les autres coureurs, au départ des premières courses de la saison. Après avoir réalisé un « hiver sérieux », je me présentais, avec une certaine impatience que partageaient mes adversaires, préparé à donner les premiers coups de pédale de la saison et à me glisser pour la première fois dans la peau d'un ethnographe. Or, je n'étais apparemment pas préparé pour observer. En effet, je me souviens avoir essayé de prendre des notes une fois la course achevée : en vain. Rien ne m'apparaissait pouvoir être noté, tout ce qui s'était passé ne correspondant qu'à un enchaînement presque mécanique des faits de course. Remarquant que je commençais à vouloir interpréter ce que j'observais, j'ai essayé de prendre davantage de recul en notant tout ce que j'avais vécu précédemment mais rien ne fonctionnait comme je le désirais et mes pages demeuraient presque blanches. Les observations suivantes n'apaisèrent pas mes inquiétudes car le problème persistait.

Un élément m'a servi à désembuer ma pensée. Initialement non prévu lors de la circonscription de mon terrain, j'ai eu la chance de pouvoir collaborer avec Vélo Magazine, magazine du journal l'Equipe, à l'écriture d'un article consacré à un coureur professionnel français assez connu. Une sortie d'entraînement avec deux autres lecteurs fut ainsi organisée et suivie d'un entretien d'une vingtaine de minutes avec le cycliste professionnel. C'est ici que j'ai pu prendre du recul en mesurant l'écart qui existe entre professionnel et amateur en ce qui concerne la représentation du corps. Je me confrontais alors à un cyclisme qui ne m'était pas aussi familier, que je ne connaissais que lointainement de par mon suivi de l'actualité de ce sport. Ainsi, cela m'a invité à prendre du recul sur mes représentations concernant les cyclistes amateurs qui m'entourent. Le problème se nommait donc « familiarité » : non élucidée, elle voilait mon regard et me donnait cette impression de manque d'intérêt dans les observations.

Très irrégulièrement, je me suis extirpé de ce marasme. Ce processus de désabusement de mes représentations s'est produit majoritairement en lisant des textes de recherche éloignés du terrain du cyclisme. Des textes particulièrement intéressants consacrés à la souffrance comme ceux de David Le Breton m'ont réellement dirigés vers l'émancipation de ma

familiarité au terrain. Ce recul pris sur le terrain m'a guidé vers d'autres prises de conscience et particulièrement quant à la nature particulière du terrain d'enquête. En effet, il possède des caractéristiques assez originales : c'est un terrain mobile. Une fois entré en compétition, pour le chercheur comme pour les autres cyclistes, l'espace ne cesse de se métamorphoser du fait du mouvement perpétuel. Chacun dispose d'une partie de cette mobilité et peut directement l'impacter en décidant d'accélérer et de se débarrasser de ses adversaires. L'emprise du mouvement est de fait fondatrice pour les pratiquants (les cyclistes parlent d'ailleurs de « faire la course », « être acteur » lorsqu'ils évoquent cette action sur leur environnement). Moi-même suis en position de jouer avec cette mobilité pour provoquer des observations en attaquant à mon tour. La mobilité du terrain est donc au cœur d'enjeux de pouvoir et représente pour le chercheur à la fois une certaine contrainte, un happement, et un levier pour provoquer des perturbations pouvant enrichir ses observations.

Enfin, nous tentons d'apporter une définition au terrain mobile et le décrivons comme « un terrain interpersonnel à compléter spatialement ». Cette idée d'un terrain délimité par l'altérité et caractérisé par une certaine incomplétude physique provient de la nature même de la course cycliste. Non seulement les lieux d'observations ne sont jamais les mêmes d'un week-end à l'autre mais même une fois l'espace d'une course défini pour le coureur, il se retrouve plongé dans l'incertitude. En effet, plus que le terrain, c'est la violence du mouvement qui va décider de la difficulté rencontrée à certains endroits. Ainsi, le terrain mobile impose une loi de fer et fait surgir des émotions, des appréhensions chez le pratiquant comme chez le pratiquant-chercheur. Le chercheur se trouve de cette manière toujours pris dans une forte ébullition une fois sur le terrain, ce qui l'affecte émotionnellement et qui influe sur tous ses recueils de données. Le terrain mobile exerce une telle emprise sur mon étude que je vais poursuivre son exploration dans ce travail.

Dans cette même logique de déconstruction du terrain et de ma posture sur celui-ci, je me suis également focalisé sur mon activité d'observation participante. Pilier central de mon activité de recherche, nous parlions davantage de « participation observante » plutôt que d'observation participante (Soulé, 2007). La participation semble en effet prendre la plupart du temps le pas sur l'observation. J'expérimente une très grande proximité avec les enquêtés, conserve mes intérêts sportifs quitte à m'exposer aux « risques de la subjectivation » (Favret-

Saada, 1977). Cette posture d'observation privilégie en effet les interactions entre individus plutôt qu'elle ne se tient en retrait, plus passive, pour observer de façon plus froide, plus objective. Cela a un impact direct sur ma posture de chercheur en situation d'observation : plongé au milieu de ces interactions, je ne peux m'extraire temporairement du terrain, prendre du recul sur lui comme pourrait le faire un observateur participant qui accorderait la prépondérance à l'observation. Il peut être possible de s'en retirer mentalement quelques instants durant des moments de relâchement mais des impératifs physiologiques comme la fatigue de l'effort et le besoin de récupérer rendent parfois la tâche très difficile. En théorie, l'analyse devrait s'en trouver appauvrie par la foule de données non-retranscrites. Or ce n'est pas le cas car ces vides sont comblés par la qualité des relevés de ces brefs moments de sortie du terrain. Ces moments-là sont l'occasion de trouver ce que Diaz nomme « un équilibre subtil entre le détachement et la participation ».

Après quelques mois de collecte de données, je réunissais finalement un corpus de données assez conséquent pour mon étude. Je disposais par exemple de 317 pages de données tirées du réseau social Strava que j'ai décidé de traiter en recherchant des mots-clefs pour mon étude comme « souffrance » ou « douleur ». A partir de bribes de données relevées et de comparaisons entre elles, certaines caractéristiques sont apparues en s'accolant aux concepts de douleur et de souffrance. Une direction émergeait particulièrement : douleur et souffrance représentaient les deux faces d'une même pièce. Là où la douleur était perception, la souffrance devenait altération de soi et du rapport au temps. Pourtant, il apparaît difficile de distinguer une limite nette entre ces deux concepts. Lorsqu'un coureur produit un effort violent, alors qu'il commence à percevoir de premières « douleurs », il entre plus ou moins brutalement dans la dimension de la souffrance. Sa présence se disloque au vécu de cette nouvelle temporalité et son envie de cesser l'effort augmente brutalement. Le coureur entre dans un « présent interminable » (Cloës, 2014) une fois passé l'instant de la douleur et doit redoubler de volonté pour combattre ce qu'il vit comme une « effraction, l'invasion en soi d'un sentiment de perte » (Le Breton, 2009). Une différence de temporalité différencie donc douleur et souffrance : la douleur marque une rupture tandis que la souffrance représente davantage les péripéties de cette rupture. L'une est synchronique, la deuxième est diachronique. La douleur appartient à la dimension temporelle de la synchronie car sa survenue intervient en un temps unique. Elle correspond aux premières sensations

désagréables ressenties et installe le coureur dans le présent. La douleur se poursuivant, elle déborde la contenance du coureur et se mue en souffrance, enracinant fermement le coureur dans un présent sans fin. Construite d'attente et de durée en plus d'une certaine ampleur, elle fait s'estomper aux yeux du coureur toute perspective de fin.

Ces premières analyses réalisées, un concept inattendu a émergé de mes données. Je me suis alors posé une question que l'on entend couramment de la part des spectateurs de courses cyclistes : pourquoi rechercher cette souffrance ? Il n'y a manifestement pas de vrai intérêt à traverser de tels états (hormis chez les professionnels et les coureurs amateurs de haut-niveau qui peuvent gagner de l'argent). La réponse tient en partie dans un concept : celui du don maussien. Marcel Mauss y a consacré un essai dans lequel il étudiait l'influence de dons réciproques sur les relations entre des tribus mélanésiennes. Un don appelant un contre-don, il envisage ce concept comme un opérateur permettant de livrer une guerre déguisée, de créer une rivalité croissante entre les individus d'une société. Véritable « opérateur politique », il favorise ainsi ou interdit une alliance entre les personnes d'une même société qui doivent répondre à la « triple obligation » : « donner – recevoir - rendre ». Si elle est respectée, les individus entrent dans le rituel de l'alliance et de la pacification. Si le contre-don n'est pas réalisé, le rituel de l'hostilité se met en place (« ignorer – perdre – refuser - garder »). Cette guerre symbolique entre les individus se retrouve dans la situation de course : chacun donne de ses réserves énergétiques en « passant des relais », c'est à dire en participant à l'effort commun. Celui qui est suspecté de trop compter ses efforts, de ne pas livrer un contre-don assez conséquent est couramment qualifié de « raton » et voit tout le mérite d'une éventuelle victoire dévalué par les autres coureurs. Ainsi, le plus fort est celui qui peut donner le plus tandis que le moins fort ne peut rendre tous les dons : le don est un facteur de hiérarchisation entre les cyclistes.

Par ailleurs, celui qui « donne » en situation de course est celui qui existe et qui fait exister la compétition. Les coureurs expriment d'ailleurs souvent leur contentement lorsqu'ils ont pu être « acteur » de la course ; le don est également un facteur existentiel pour le coureur cycliste. Cette envie d'exister constitue la deuxième partie de la réponse à la question que j'évoquais plus haut. En effet, si le coureur recherche cette souffrance, c'est pour se saisir d'un supplément d'âme et répondre à une soif existentielle. Toujours mêlée au don, elle correspond

à l'évolution de celui-ci : l'entrée dans la dimension de la donation. Le coureur, à force de dons répétés, réussit à « entrer dans la course », c'est à dire à atteindre un état particulier où le coureur a l'impression de se fondre dans le mouvement collectif. L'atteinte de cet état n'est pas systématique et nécessite parfois un temps assez long (« les 45 premiers kilomètres ne m'ont pas du tout mis dedans »).

Je conclusais sur ce point mon premier travail, avec l'envie de poursuivre l'étude de la donation. A la lecture d'autres travaux anthropologiques, d'autres contextes de vécu de la donation me sont apparus et en particulier celui de la transe chamanique. Cependant, je me suis vite aperçu que cela restait relativement étranger à la transformation du don qu'expérimente le coureur. Au lieu de me focaliser sur un point particulier, j'ai donc plutôt choisi d'adopter une vision plus générale de mon objet de recherche, c'est à dire en considérant le corps du coureur. Élargissant mon objet de recherche, je me suis par la suite donné l'objectif de saisir ce qui fait la particularité de ce corps sportif. Pour ce faire, j'ai aussi choisi de diversifier ma manière d'enquêter en conduisant désormais des entretiens de coureurs de front avec de nouvelles observations menées en situation de course. A présent que nous avons retracé la construction progressive de mon enquête, détaillons celle que nous mettons en place cette année.

1.2. L'étude du corps par la mise en place d'entretiens

Les entretiens sont désormais « enchâssés dans l'enquête de terrain » (Beaud, 1996). La négociation de ceux-ci s'est effectuée de plusieurs façons. Le plus souvent, je contactais le coureur par e-mail ou par téléphone, lui présentais mon travail de recherche en quelques phrases ou paroles et lui envoyais ma première étude. En procédant ainsi, je désirais informer le coureur du cheminement de mon travail afin qu'il comprenne les raisons de ma demande et l'intérêt de sa participation à celui-ci. Cette justification m'apparaissait comme un juste prix à payer par le chercheur, une preuve d'honnêteté, pour obtenir un entretien dans des conditions de confiance et de respect réciproque. Cette démarche s'inscrit également dans une logique de prise d'importance de la parole de l'enquêté : à mon sens, le coureur devait se sentir en

confiance et respecté du premier e-mail jusqu'à la fin de l'entretien. Le maître-mot étant « bienveillance », j'ai essayé de cultiver cette attitude tout au long du processus de recherche.

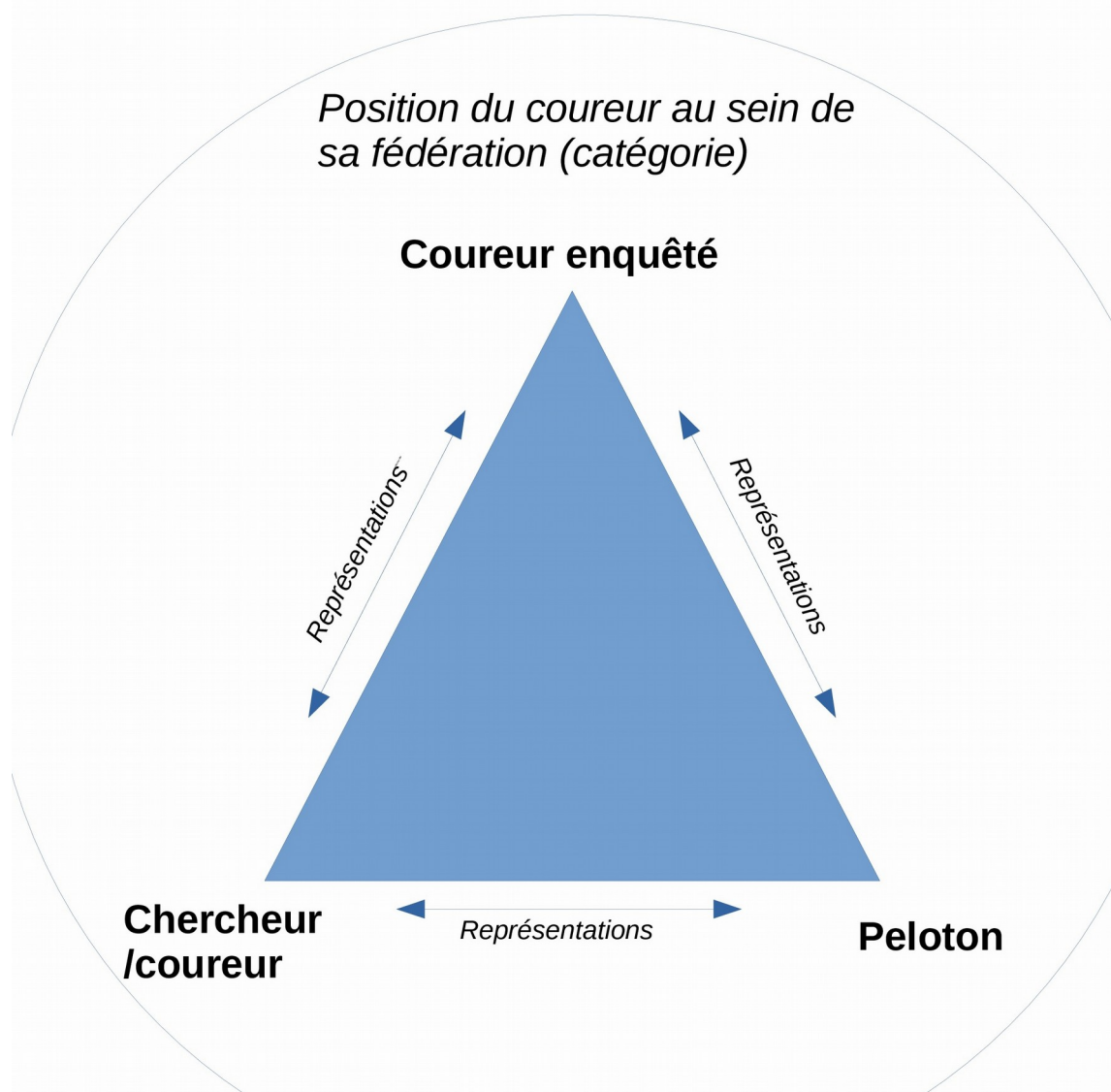
Par ailleurs, à l'occasion de sorties collectives et notamment de sorties de « coursiers » (entraînements soutenus entre cyclistes pratiquant en compétition), il m'est arrivé de faire la demande d'entretiens. De la même façon que je décrivais précédemment, je présentais mon travail au coureur et répondais à ses questions éventuelles. Le rythme de ces sorties étant souvent, bien que soutenu, nettement moins intense que celui des compétitions, nous pouvions ainsi échanger nos coordonnées afin de prévoir un futur entretien.

Durant ces échanges, nous devions nous décider d'un endroit où nous retrouver afin de discuter. A tous les enquêtés, j'ai proposé d'effectuer un entretien dans un bar de Limoges. En effet, je désirais le mener dans un endroit neutre afin que le coureur se sente toujours en pleine confiance. Je lui laissais toujours le dernier avis concernant notre lieu de rendez-vous et ne refusais pas de me rendre à d'autres endroits. Ainsi, à deux reprises, je me suis rendu chez la personne afin de mener les entretiens. En effet, cette liberté accordée à l'enquêté m'apparaissait également une part du prix à payer pour mener des entretiens. De la même manière, je n'imposais pas aux personnes de moment précis pour mener l'entretien et essayais de m'adapter à leurs contraintes professionnelles et familiales. Je n'ai reçu aucun refus d'entretien et tous se sont déroulés dans le plus grand respect et sans le moindre heurt.

Une fois un entretien négocié, je procédais suivant trois étapes. Tout d'abord, je commençais par éclaircir mes représentations sur la personne dans le but de replacer celle-ci dans un « contexte » (Beaud, 1996). Systématiquement, je décrivais ce que la personne représentait pour moi : elle pouvait représenter un adversaire, un équipier, une connaissance, un rival, etc. Redoutant de me retrouver confronté à une familiarité insoluble une nouvelle fois, cette méthode m'apparaissait le moyen de me prémunir de ses effets négatifs, mettant ainsi en place une sorte de prophylaxie méthodologique. Ce travail sur mes représentations m'a souvent permis de dégager quelques premières pistes d'entretien. Disposant d'une certaine force heuristique, cette première circonscription imaginée du terrain était l'occasion de replacer chaque enquêté dans un environnement.

Mais en quoi consiste plus précisément ce « contexte » qu'évoque Stéphane Beaud ? J'ai mis au point un schéma qui me permettra d'être plus clair dans la conception que je me fais de celui-ci :

Le contexte d'entretien : replacer le coureur dans un réseau de représentations



Dans mon enquête, ce contexte est constitué selon moi par les relations entre trois acteurs qui occupent tous une certaine place dans la fédération à laquelle chacun appartient

(FFC ou UFOLEP). Un pôle peut ne pas paraître clair : celui du peloton. Celui-ci comprend tous les cyclistes cycloportifs qui se retrouvent les week-ends lors de courses tout au long de la saison. Plus simplement, il s'agit du public enquêté lors de mes observations en situation compétitive. Il n'est donc pas arrêté définitivement et comprend des coureurs assidus aux compétitions comme des coureurs prenant part ponctuellement à ces manifestations.

Chaque pôle du triangle entretient des représentations sur les deux autres : par exemple, le coureur enquêté aura certainement un avis sur mes performances (coureur) ou des représentations quant à mon travail de recherche (chercheur). De la même façon, il possède des jugements plus ou moins favorables et arrêtés à l'égard des cyclistes qui constituent le peloton. Réciproquement, le peloton entretient certains préconçus sur l'enquêté (je les retrouve souvent dans mes données : « le gars qui roule toujours à fond », « le gars qui ne passe pas un relais en course et qui te saute sur la ligne à la fin », ...) ainsi que sur moi et mon activité de recherche (« le gars qui est passé dans Vélo Magazine », « le thésard du vélo », ...). Je n'échappe bien sûr pas à cette logique et applique un calque d'images préétablies sur les deux autres pôles. J'ai essayé et essaye toutefois de surmonter celles-ci en interrogeant ma relation à ces représentations. C'est ici que ma position de chercheur/pratiquant représente un danger potentiel pour mon étude. En effet, la tentation est grande de se mettre à la place des enquêtés dont je pense plus ou moins consciemment connaître certains ressorts de réflexion quant à la pratique du cyclisme. J'ai ainsi une impression peut-être trompeuse de connaître ce que ressent mon vis-à-vis quand il évoque certaines situations de par ma propre expérience. Les postures de chercheur et de pratiquant s'interrogent donc dans cette situation : les sensations du pratiquant que je suis agissent comme un filtre sur ce que me détaille mon interlocuteur. La dynamique de familiarité, loin d'être apaisée en comparaison avec l'environnement de la course et sa tension, m'oblige de nouveau à adapter mon regard à cette nouvelle manière de faire de l'ethnographie.

Revenons au schéma précédent et tentons d'apporter une définition claire du « contexte » qui entoure le coureur : il s'agit, à l'intérieur de la hiérarchie de sa fédération, d'un ensemble de représentations dans lequel le coureur enquêté est à la fois acteur et acté. Il y a donc un véritable intérêt heuristique à circonscrire ce contexte puisqu'il met en évidence d'éventuelles tensions entre l'enquêté et les autres acteurs et souligne ce qui peut-être pensé

comme une bizarrerie (« ils roulent trois fois par semaine aux émailleurs et tu les vois pas en course le dimanche »). Ainsi, ces premières représentations constituaient toujours le point de départ de l'élaboration de mes thèmes d'entretien. Il s'agissait de faire vibrer ces cordes et d'écouter le son produit par ces dernières. De cette façon, un entretien entier fut axé sur la façon particulière de s'entraîner d'un coureur. Ne pouvant se résoudre à réaliser des sorties à faible allure, à « rouler sur la jante » ou « dans les rondins » selon ses mots, ce compétiteur n'envisageait systématiquement que de maintenir une allure très élevée durant de nombreuses heures. Jugé comme une méthode d'entraînement inutile voire néfaste pour une partie du peloton, il ne jouit pas d'une bonne réputation au sein de celui-ci puisqu'il est souvent l'élément qui réussit à épuiser les autres et qui ne s'arrête pas pour les attendre le cas échéant. Nous avons ainsi longuement abordé ce sujet, ce qui fut riche pour mon travail comme nous le verrons plus loin. Cet entretien fut peut-être d'ailleurs celui qui fut le plus riche en enseignements, de par cette conception particulière du cyclisme qui m'a alors été montrée par la personne. De nouveau, de la même manière que s'est faite mon extirpation de la familiarité, c'est en se confrontant à l'inhabituel et à l'étranger que l'on réussit à décoder ce que l'on pense être des allants-de-soi.

1.3. « Ouvrir la gamme » : construction progressive d'un échantillon grâce à la ficelle de Becker

Il serait inconcevable de vouloir interroger tous les cyclistes rencontrés lors de ma première étude. Ces personnes étaient trop nombreuses et changeaient d'une course à la suivante sur le terrain de ma première étude. A l'heure où je décidais de recourir à l'entretien ethnographique, je ne pouvais donc me résoudre à prendre en compte le ressenti de chaque individualité. Il me fallait donc concevoir un échantillon de personnes qui, à la façon de la synecdoque, me permettrait de dégager des traits caractéristiques de l'entièreté de l'objet de recherche en ne considérant qu'une partie de celui-ci. Est-ce à dire que nous pourrions constituer un échantillon véritablement représentatif ? Je ne le pense pas car nous ne pouvons que tendre vers la représentativité (un échantillon réellement représentatif existe-t-il seulement ?). C'est pour cela que je désirais poursuivre l'enquête de terrain : en effet, elle me permet de pallier ce défaut en utilisant les entretiens comme un renfort à l'enquête principale

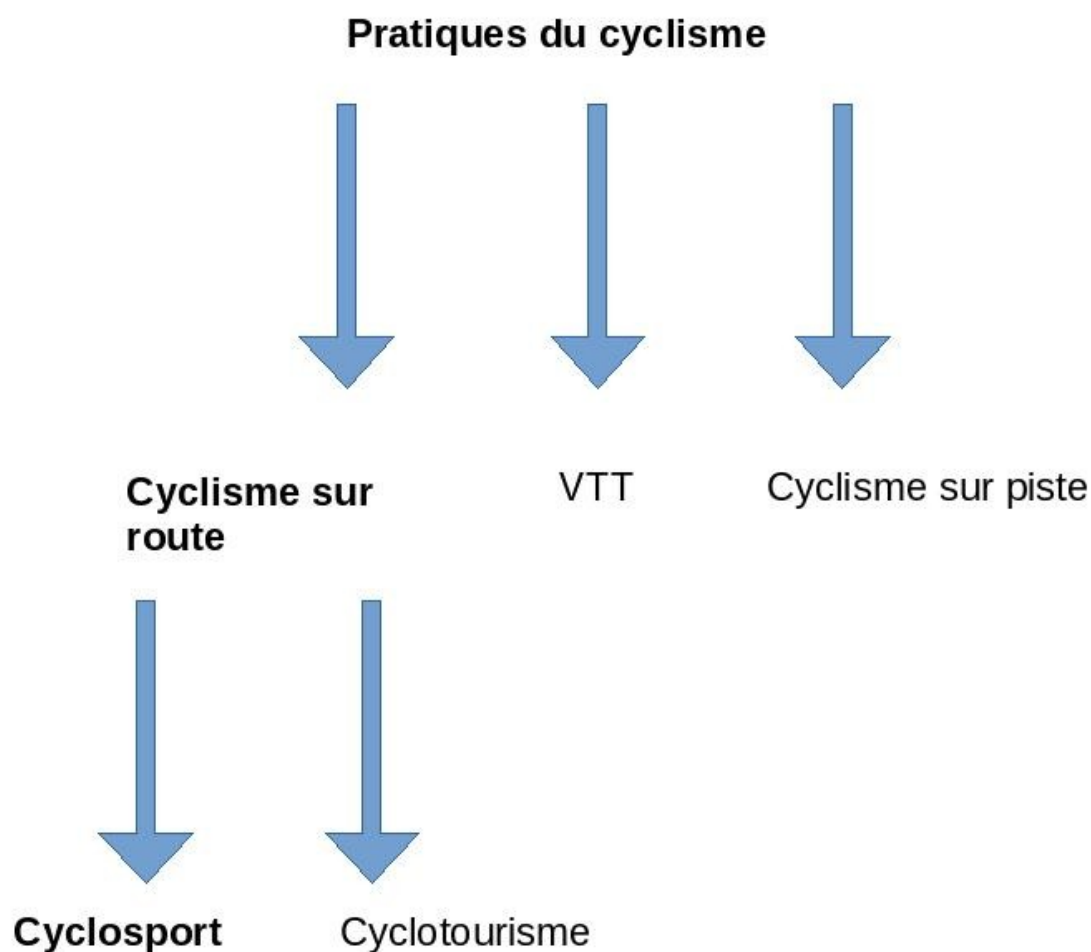
plutôt qu'en les considérant comme une fin en soi. Pour cette raison, j'ai préféré ne mener qu'une dizaine d'entretiens à côté de mon enquête de terrain.

Ces premières réflexions faites, je me suis par la suite demandé quels cas particuliers pourraient apporter de la richesse à mon enquête ethnographique. C'est alors que j'ai pris conscience du poids de mes représentations dans le processus d'échantillonnage. En effet, j'avais la forte intuition que certaines personnes apporteraient des données précieuses pour mon travail. De véritables archétypes de coureurs se dessinaient dans mon esprit : par exemple, celui du coureur performant, qui s'entraîne méthodiquement de nombreuses heures et qui les week-ends monte régulièrement sur les marches des podiums. Un autre exemple m'apparaissait : celui du coureur qui « roule pour le plaisir », ne s'entraîne pas beaucoup et de façon plus intuitive. Ce dernier progresse donc plus lentement ou se maintient à un certain niveau. Ces deux pôles m'intéressaient tout autant mais ils me prouvaient que je procédais alors plus ou moins clairement à une catégorisation manichéenne des cyclistes. Le témoignage des cyclistes évoluant entre ces deux pôles me paraissait certes présenter de l'intérêt mais moins grand en comparaison de ces représentations stéréotypées de coureurs.

Je me suis alors intéressé à l'excellent livre d'Howard Becker : Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales. Dans celui-ci, il apporte une réponse à la situation que je viens d'évoquer. En effet, selon l'auteur, il ne faut pas se contenter de ces archétypes et considérer que ceux-ci n'apporteront pas toujours une réponse qui sera généralisable à tous les cas. Une de ses « ficelles » consiste en la recherche de « cas qui ne cadrent pas », c'est à dire qui sortent de l'attendu de la pensée et permettent d'élaborer de nouvelles idées. Ainsi, je désirais particulièrement obtenir un entretien avec un cycliste qui était réputé pour « rouler à fond à l'entraînement ». Il m'apparaissait être l'entretien qui détenait le plus grand potentiel de révélation pour mon étude. Il est vrai qu'il fut à mon sens parmi les plus riches de tous ceux que j'ai mené mais d'autres, a priori moins cruciaux, le furent tout autant, à l'image de la personne qui me confiait tromper ses adversaires en faisant semblant de chercher quelque chose dans sa poche alors qu'elle souffrait.

Un peu dérouté face à la somme de mes représentations et ne sachant pas comment appréhender l'ensemble de mon terrain, j'ai donc eu recours à une « ficelle » de Becker : « ouvrir la gamme ». Celle-ci repose sur un principe simple que j'ai adapté à mon travail, c'est à dire que je me suis posé la question « quelle est la gamme complète des manières d'être cycliste ? ». A l'aide de schémas successifs, je vais à présent détailler le cheminement des interrogations qui m'ont conduit à élaborer mon échantillon. Cette manière de présenter ma démarche répond aux principes de ce que l'anthropologue britannique Jack Goody nomme « la raison graphique ». Véritable « amplificateur » de la pensée, le schéma transforme le mode de pensée et facilite la réflexion sur l'information en la réorganisant. La création d'un schéma est un processus de standardisation de la pensée. Cette structuration des éléments développe un métalangage qui permet de lever parfois l'ambiguïté de l'écrit et de s'approprier l'information d'une façon plus personnelle. Vraie activité de « bricolage » au sens où l'entend Lévi-Strauss dans La pensée sauvage, l'édification d'un schéma consiste en effet dans mon cas à rassembler des éléments hétéroclites plutôt qu'à suivre un projet, une « ingénierie ». Bâtir un schéma n'est pas le but premier de la collecte de ses constituants divers mais davantage une conséquence de cette réunion. Lévi-Strauss l'explique ainsi : « [il est] le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentée de renouveler ou enrichir le stock, ou de l'entretenir avec les résidus de constructions et destructions antérieures ». De cette manière, j'essaye progressivement de « domestiquer la pensée sauvage » selon l'expression de Jack Goody.

Pouvons-nous dégager des catégories de pratique du cyclisme ? Ce fut la première de mes interrogations alors que je poursuivais la ficelle de Becker. Ce sport comporte plusieurs disciplines que sont entre autres le VTT, le cyclisme sur route ou encore le cyclisme sur piste. Je fis d'abord le choix de ne m'intéresser qu'au cyclisme sur route, sport pratiqué par les enquêtés sur mon terrain d'observation précédent et par moi-même. Certains d'entre eux sont également des vététistes mais il ne s'agit pour eux que d'une pratique secondaire. Parmi ces cyclistes, de nouvelles catégories de pratiques peuvent être dégagées : le cyclotourisme, pratique de loisir, et le cycloport, pratique compétitive. De nouveau, j'effectue un choix, celui de n'étudier que l'aspect cycloportif du cyclisme sur route. En effet, c'est un milieu en ébullition constante, ce qui m'intéressait personnellement d'une part et qui m'apparaissait comme pouvant receler des données importantes. Le schéma suivant permettra d'apporter de la clarté à mon propos. J'écris en caractères gras les choix que je réalise.

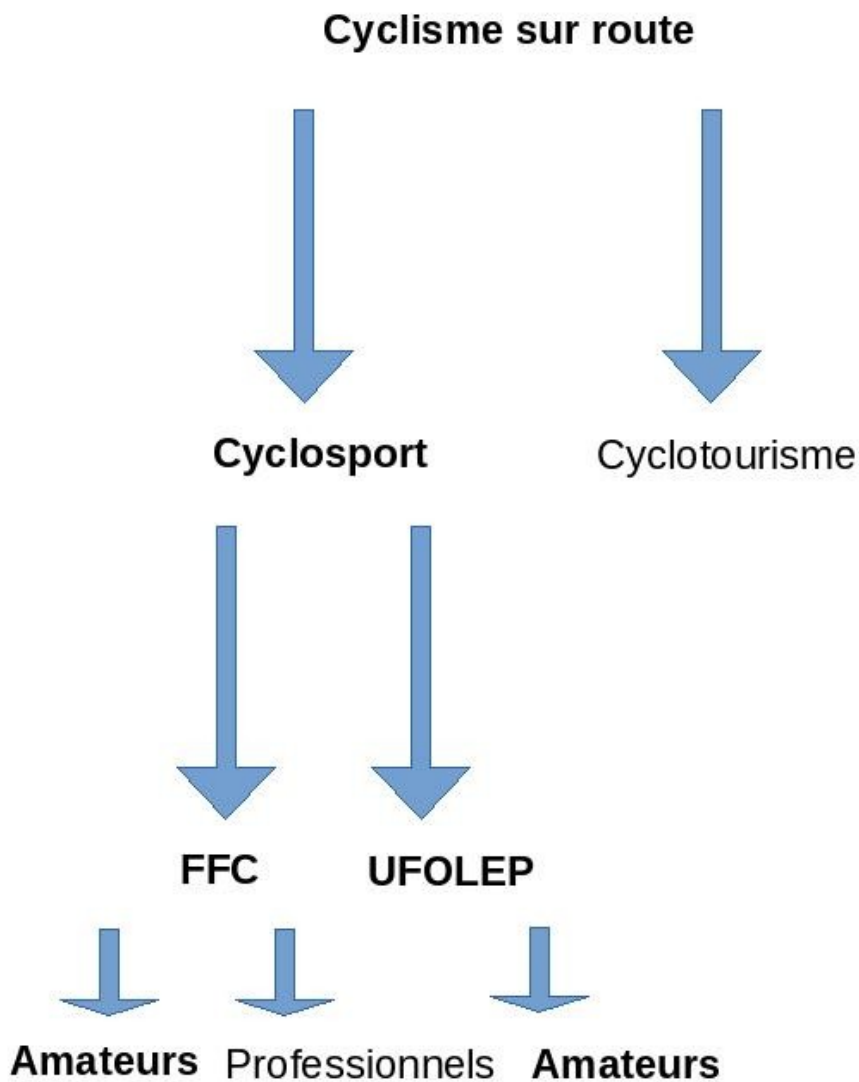


Construction progressive de l'échantillon par la ficelle de Becker (1)

A partir de ce premier schéma, j'ai continué à élaborer mon échantillon en séparant la catégorie « cycloport » en trois nouvelles branches. En effet, les cyclistes cycloportifs sont licenciés dans l'une des deux fédérations régissant le cyclisme en France : à la Fédération Française de Cyclisme (FFC) ou à l'Union Française des Œuvres Laïques d'Education Physique (UFOLEP). Les cycloportifs non-licenciés sont indépendants mais peuvent tout de même participer à certaines courses munis d'un certificat médical. Dans mon étude, mon

précédent terrain ne comportait que des cyclistes licenciés UFOLEP. A présent, en plus d'inclure ces licenciés, j'ai choisi d'apporter le témoignage de coureurs licenciés en FFC. Représentant le plus haut niveau amateur, il me semblait pertinent d'exploiter la tension créée en élargissant le spectre des niveaux de performance. Cela me permettra, nous le verrons, d'observer de grandes disparités dans la considération du corps chez les cyclistes.

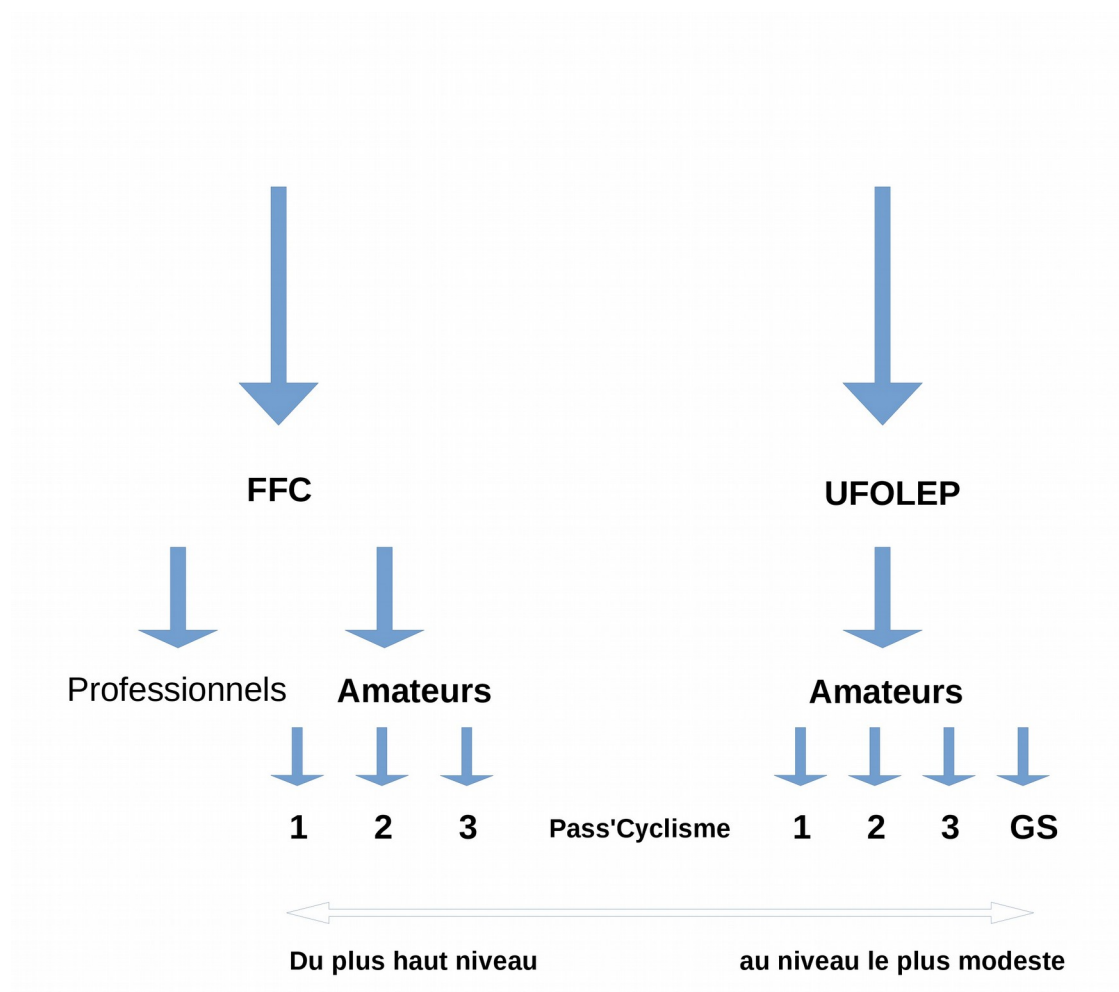
Nous nous posons à présent une nouvelle question : pouvons-nous à présent dégager de nouvelles catégorisations dans la pratique compétitive ? Parmi les cycloportifs FFC, nous pouvons subdiviser cette branche en pratique professionnelle et pratique amatrice. En effet, le monde professionnel appartient à cette branche tandis que la fédération UFOLEP ne comprend que le versant amateur de la pratique du cyclisme. Dans notre étude, nous nous intéressons aux amateurs, même si j'ai exceptionnellement recouru à un entretien avec un coureur professionnel lors de mon travail précédent. S'agissant d'une occasion unique, j'ai préféré l'inclure dans mon travail, même si la vision du professionnel s'éloignait de celle de l'amateur ; ce moment fut celui d'une prise de recul sur les enquêtés. Nous pouvons compléter notre schéma :



Construction progressive de l'échantillon par la ficelle de Becker (2)

Ces dernières branches sont elles-mêmes organisées en plusieurs catégories de niveaux. La branche UFOLEP comporte quatre catégories : des « grands sportifs » à la première catégorie, représentante du niveau régional. La fédération FFC utilise également cette catégorisation et se base sur la 3ème catégorie, qui est légèrement plus performante que

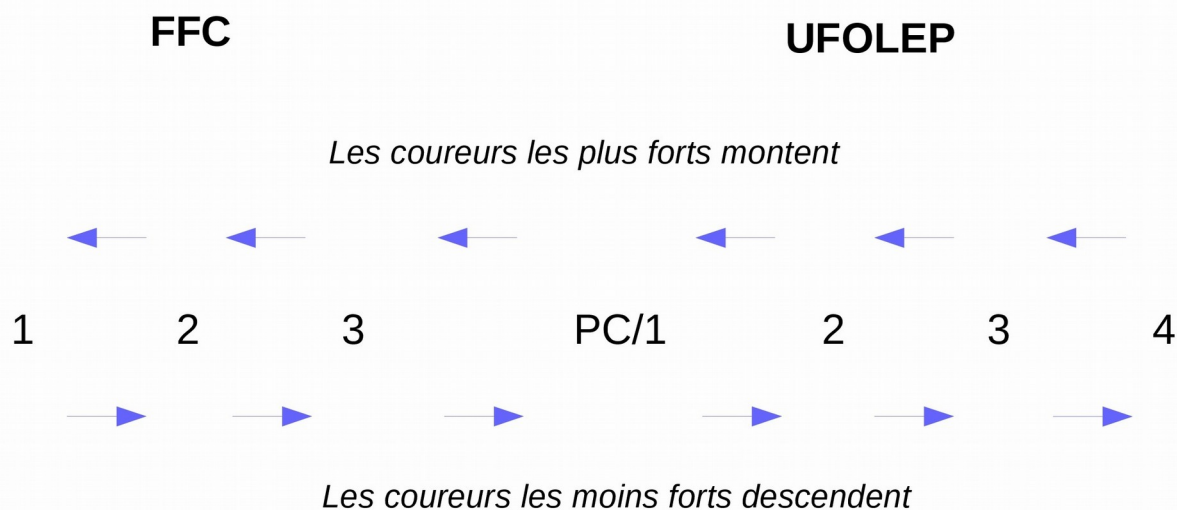
la 1ère catégorie UFOLEP, et s'achève en 1ère catégorie FFC, correspondant à un niveau national. Une hiérarchie existe par la suite en 1 FFC entre des niveaux de « division nationale » et se poursuit chez les professionnels mais arrêtons ici cette description. Il est cependant à noter qu'une catégorie intermédiaire existe entre la FFC et l'UFOLEP : le Pass'Cyclisme qui est ouverte au niveau 1 UFOLEP. De nouvelles ramifications apparaissent sur notre schéma :



Construction progressive de l'échantillon par la ficelle de Becker (3)

J'ai bâti ce schéma dans le but d'expliquer clairement la manière dont est structurée le cyclisme en France. C'est une étape importante puisqu'elle permet de prendre du recul sur la pratique sportive et d'obtenir une base étanche à mon influence sur le terrain ; cette structure est un juge de paix dans l'élaboration de mon échantillon. Il s'agit également d'une manière d'initier le travail de mes représentations puisque cette catégorisation est une donnée sur laquelle mes préconçus n'ont pas de prise.

Focalisons-nous sur ces catégories. Dans chacune d'entre elles, il y a des coureurs plus forts que d'autres. Après avoir amassé trente points en gagnant des courses ou en réalisant des « places d'honneur » (dans les cinq premiers arrivés), le cycliste peut désormais accéder à la catégorie supérieure. A l'inverse, le coureur qui ne parvient pas à maintenir le rythme d'une catégorie peut demander à descendre d'une catégorie. La fédération donne alors son aval à la décision du coureur ou son refus. Ainsi, une dynamique de montée/descente existe entre les catégories :



Navigation des coureurs entre les catégories et les fédérations

Parmi les coureurs changeant de catégories, nous pouvons également effectuer de nouvelles distinctions. Tous ne montent ou ne descendent pas à la même vitesse : certains progressent très rapidement ou disposent initialement d'un niveau très supérieur aux autres éléments présents dans une catégorie. Dans ce cas, ils obtiennent très rapidement trente points (en trois courses par exemple) et accèdent au niveau supérieur. D'autres coureurs s'améliorent plus lentement et réussissent à être surclassés au terme d'une période plus longue (une saison par exemple).

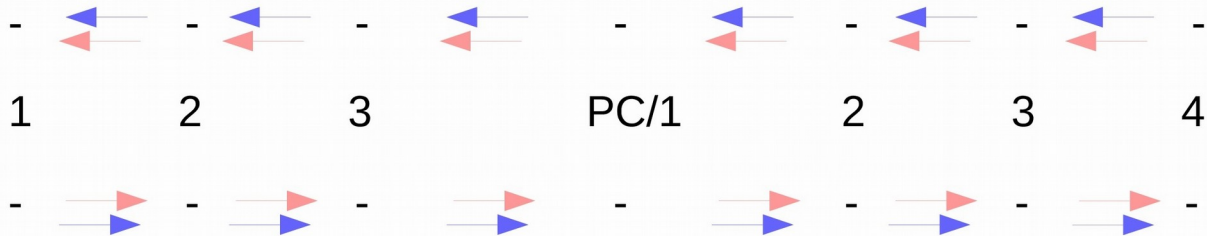
Dans le cas inverse des personnes qui descendent, cette descente s'effectue également sur deux temporalités. Une personne se retrouvant confrontée à un niveau qu'elle juge très supérieur et qui lui impose de « subir la course » voire d'« exploser dans le premier tour » peut demander à descendre immédiatement. Aussi, après avoir vécu une saison difficile où la personne « se sent juste physiquement », elle peut demander aussi cette descente. Il y a donc descente rapide et descente progressive.

Une dernière catégorie existe : les personnes qui se maintiennent dans une certaine catégorie. Certains coureurs recherchent cette stabilité dans la hiérarchie de la fédération et laissent parfois la victoire ou des places d'honneur à d'autres dans le but de ne pas marquer de points et d'ainsi pouvoir rester au même niveau. Inscrivons ces nuances en rouge sur le schéma, une flèche rouge indiquant une montée rapide et un tiret un maintien dans une catégorie.

FFC

UFOLEP

Les coureurs les plus forts montent



*Les coureurs les moins forts
descendent*

Navigation des coureurs entre les catégories et les fédérations

- ▶ Montée progressive
- ▶ Montée/descente rapide
- Maintien dans une catégorie

Nous venons ici d'achever un tour d'horizon de la structuration du cyclisme en France et de la dynamique qui lie ses différentes parties. Ainsi est explicité l'environnement officiel dans lequel évolue les coureurs et dont nous tiendrons compte par la suite dans la conception de notre échantillon. Dès à présent, cela nous permet de nous intéresser davantage à certaines caractéristiques de ces sportifs. En effet, ceux-ci diffèrent beaucoup au sein de chaque catégorie : nous y trouvons des coureurs d'âges très différents (de 7 ans à plus de 70 ans parfois) et qui ont chacun une certaine somme d'expérience forgée à force de temps et de pratique. On peut penser que l'âge est un vecteur d'expérience dans le cyclisme, cela peut être vrai, mais ce n'est pas systématique. En effet, des coureurs commencent leur pratique parfois tard dans leur vie. A l'inverse, certains coureurs jeunes, du fait d'une longue pratique, peuvent disposer d'une grande expérience.

Enfin, un dernier facteur est à prendre en compte : l'absence de certains coureurs aux compétitions. Plusieurs facteurs peuvent expliquer cela. Premièrement, une blessure contraint le sportif à se reposer et le place à l'écart des manifestations. La lassitude peut également décourager un coureur. La saison cycliste s'étendant du mois de février au mois d'octobre, celle-ci est souvent vécue comme relativement longue. Enfin, un dernier facteur explicatif d'absences aux compétitions peut être aussi un manque de disponibilités pour courir. Des obligations familiales peuvent alors être invoquées.

Nous disposons ainsi d'une liste de critères sur lesquels baser notre échantillon. Récapitulons-les dans l'encadré suivant :

Nous sommes en présence de personnes :

- de personnes de **niveaux très différents**, du plus bas niveau au plus haut niveau amateur de France, se répartissant dans des catégories au sein de deux fédérations.
- qui naviguent entre les catégories en **montant** ou en **descendant**. Certaines personnes **se maintiennent à un certain niveau et demeurent dans une catégorie**.
- qui connaissent une **progression rapide ou plus lente**. Après avoir rencontré des difficultés dans une catégorie, des coureurs **descendent rapidement ou après une période plus longue**.
- d'**âges très différents**.
- **expérimentées** et **peu expérimentées**.
- de coureurs absents : **blessés, peu disponibles** ou **lassés**.

Afin de constituer un échantillon qui tende vers la représentativité, nous devons à présent nous assurer d'une bonne distribution de tous ces critères dans le choix des coureurs que nous effectuons. A partir de ces points dégagés, j'établis à présent une liste de coureurs dont je connais les noms en les classant suivant leurs catégories. Parmi ces personnes, certaines sont des connaissances pour moi. Nous pouvons en effet faire partie du même club, nous connaître via l'appartenance à une même catégorie compétitive ou de par une participation régulière à des entraînements communs (lors des sorties à allure compétitive

organisées les mercredi par exemple). A l'inverse, je ne connais que le nom de certaines personnes. Lorsque ce cas se présente, je me renseigne auprès d'autres coureurs afin de déterminer la catégorie à laquelle appartient le sportif ou via des listes officielles disponibles sur les sites des fédérations. Ainsi, j'ai dégagé une première liste de coureurs, classés par catégories, dont voici un extrait :

UFOLEP :

| Pass'Cyclisme /1 | 1ère catégorie | 2ème catégorie | 3ème catégorie | Grands sportifs | Catégories enfants |
|------------------|----------------|----------------|----------------|-----------------|--------------------|
| Gérard M. | Stéphane C. | Patrick L. | Anthony K. | André C. | Léo B. |
| Frank F. | Mathieu P. | Max D. | Yoann D. | Patrick B. | Sasha C. |
| Loïc L. | Bernard R. | Daniel B. | Romain B. | Bernard C. | Florian C. |
| ... | ... | ... | ... | ... | ... |

FFC :

| 1ère catégorie | 2ème catégorie | 3ème catégorie |
|----------------|----------------|----------------|
| Julien C. | Fabien B. | Ludwig M. |
| Thomas M. | Florent R. | Mathieu C. |
| Pascal R. | Boris D. | Cyril C. |
| ... | ... | ... |

Nous remarquons que j'ai rajouté une nouvelle catégorie : celle des enfants. En effet, ceux-ci sont regroupés en fonction de l'âge et non selon le niveau de performance. Pour faciliter la lecture de mes schémas, je ne détaille pas la division de cette catégorie mais je

précise néanmoins qu'un enfant a le droit de prendre part aux compétitions avec des adultes à partir de l'âge de 17 ans (catégorie juniors).

Cette première grille dressée, le témoignage de certaines personnes m'apparaît intuitivement très intéressant. Comme je le décrivais plus haut, des cas « qui ne cadrent pas » apparaissent, à l'image de Pascal R.. Coureur de 1ère catégorie FFC, il est considéré comme une force de la nature par l'ensemble du peloton et est pourtant arrivé sur le tard au cyclisme. Il dit s'être beaucoup appuyé sur le travail de Frédéric Grappe, chercheur en physiologie et entraîneur à la FDJ. Il est réputé être un amateur de « braquets monstrueux », ce qui impressionne un grand nombre de coureurs. Ancien soldat ayant vécu la guerre, il semble avoir une vision du vélo très marquée par le goût de la souffrance : il a déclaré dans un article au Populaire qu'il aimait « avoir le goût du sang dans la bouche » et « les poumons en feu ».

Dans ma sélection de personnes avec lesquelles m'entretenir, j'essaye donc à la fois d'assurer un certain équilibre dans la répartition des critères évoqués plus haut tout en essayant d'ajouter ces « cas qui ne cadrent pas ». Vérifions à présent la distribution de mon échantillon :

- l'échantillon est composé de 17 personnes.

- toutes les catégories compétitives sont ainsi représentées. La plus représentée est la catégorie 2 UFOLEP (4 personnes) suivie par la catégorie 1 FFC (3 personnes).

- de la même façon, tous les âges sont représentés. La tranche d'âge 40-50 ans est la plus présente, comptant 7 personnes. La tranche 10-20 ans est représentée par 3 personnes puis les tranches 20-30 ans, 30-40 ans et 60-70 ans sont constituées par deux personnes chacune. Les autres tranches d'âge comptent 1 personne à chaque fois.

- parmi ces personnes, 6 sont montées en catégorie depuis la saison passée, 5 se sont maintenues et

3 sont descendues. Les 3 dernières, trop jeunes, ne sont pas encore entrées dans le système de catégorisation suivant le niveau.

- deux personnes de l'échantillon ont été gravement blessées. Toutes les deux ont subi des traumatismes crâniens consécutifs à des chutes en situation de course ou à l'entraînement. Elles ont toutes les deux repris le cyclisme en compétition malgré ces blessures.

- en termes de rapidité de progression, 8 personnes de l'échantillon connaissent une progression assez rapide voire très rapide. Les 9 autres progressent de manière plus lente.

- en termes d'expérience du cyclisme, 6 personnes ont longtemps pratiqué le cyclisme, 7 en ont une expérience moyenne et 4 ne disposent que de peu d'expérience.

Voici donc la logique que j'ai poursuivie dans la conception de cet échantillon. A l'heure où je clos mon recueil de données (le 20 mars 2016 au soir, à l'issue d'une course), je dispose de 3 nouvelles observations en course, de 10 entretiens et du corpus déjà construit l'année dernière (317 pages de données Strava et 14 observations en course). Je n'ai pas réalisé l'ensemble de mes entretiens à cause d'un manque de temps. En revanche, le contenu de ceux-ci m'agrée réellement car ils m'ont permis comme je le désirais de pouvoir vraiment explorer ce qui m'intéressait. Par ailleurs, en plus d'avoir un impact sur les données recueillies, nous allons à présent voir que l'entrée des entretiens dans l'"orchestre" méthodologique déjà présent est révélateur de certains faits à son sujet.

2. Analyse méthodologique

2.1. Le recours aux entretiens, révélateur d'une influence de la construction précédente d'un outil méthodologique

Nouveauté méthodologique dans mon travail, l'entretien vient désormais s'ajouter à l'enquête de terrain dans mon étude ethnographique. J'ai composé l'année dernière un corpus de données issues d'observations menées à l'intérieur du peloton cycliste et de sorties enregistrées sur le réseau social du cyclisme Strava. Données parfois difficiles à recueillir de par la mobilité permanente du terrain et ma familiarité au terrain, j'ai choisi de recourir à ce choix méthodologique dans le but d'observer mon objet depuis un angle nouveau.

Observer depuis l'intérieur du peloton s'est ainsi révélé être une méthodologie très intéressante tant en termes de résultats récoltés que de questionnements méthodologiques qui en ont surgi. Ce premier choix, nous l'avons étudié précédemment, a bouleversé intégralement ma vision d'un terrain que je croyais pourtant très familier et à l'intérieur duquel je pensais connaître ma place, celle du pratiquant comme du chercheur. Or, rien n'était moins vrai et je ne soupçonnais pas me mouvoir ainsi au sein d'une telle ébullition, faite notamment d'intenses enjeux de pouvoir et de reconnaissance. Ainsi, je me suis tout d'abord heurté à une grande difficulté à observer. Je ne parvenais pas à détailler mes observations, abusé par mes représentations. Un travail d'éclaircissement de celles-ci s'est par la suite montré salvateur et m'a permis d'accéder à la qualité d'observation que je souhaitais. Cependant, le terrain mobile m'imposant des observations très brèves, une part d'insatisfaction a demeurée jusqu'à présent. En effet, en situation de course, il m'était logiquement impossible d'interrompre le mouvement pour discuter avec un coureur et lui demander des précisions sur les actions qu'il venait d'entreprendre. Mes observations sont donc restées assez brèves et seule l'accumulation de celles-ci et leur mise en perspective m'ont permis de prendre conscience de la prégnance de certains concepts tels que celui du don sur les situations rencontrées.

Le recours à l'entretien vient donc combler cette insatisfaction : par l'arrêt du mouvement, le retour *a posteriori* sur la situation de course, je peux désormais observer plus

en profondeur mon terrain. C'est une déconstruction minutieuse du terrain que j'ai voulu opérer avec des enquêtés en grande partie issus du terrain sur lequel j'ai observé précédemment et que je continue d'observer (je détaillerai plus loin le choix de ces individus). De plus, et c'est à mon sens un des principaux avantages de ce nouveau choix méthodologique, il permet d'obtenir une mise en mots des ressentis personnels. Lors de l'effort en compétition, les coureurs ne parlent pas beaucoup en dehors de paroles utiles (« écarte-toi », « attention à droite », « prend le relais », etc.). Ils réalisent beaucoup de gestes qui leur permettent de s'exprimer sans effort, de se coordonner, l'intensité de certains efforts rendant la communication difficile. Cette communication silencieuse fut d'ailleurs probablement un des freins majeurs que j'ai rencontré lors de ma première étude. Ainsi, l'entretien est à présent l'occasion de laisser le coureur prendre du recul sur sa pratique sportive. Nous verrons dans notre partie résultats que cela a vraiment bien fonctionné et que les coureurs furent toujours très précis en ce qui concerne leur vision du corps.

En m'appuyant sur de premières représentations et en éclaircissant celles-ci, je mettais donc au point des thèmes de discussion. Durant mon premier entretien, j'avais à partir du même principe préparé quelques questions. Cependant, j'ai eu rapidement l'impression que cela conférait un caractère artificiel à un entretien que je voulais absolument le plus naturel possible. L'abandon de celles-ci s'est fait immédiatement durant cette première rencontre et j'ai alors essayé d'improviser davantage en ne cherchant pas systématiquement à diriger l'entretien mais en insérant mes thèmes au gré de la conversation. Mon ordinateur me faisant toujours face, il me servait de point de repère quant à ces thèmes et de support de prise de notes dans un premier temps. En effet, ma première tendance fut de vouloir noter un maximum de données en situation. De nouveau, cela ôtait à l'échange cette spontanéité que je désirais obtenir : c'est pour cela que j'ai finalement décidé de ne noter que quelques mots-clefs de temps en temps afin d'être pleinement dans la conversation avec la personne.

Ainsi, je procédais à un recueil de données similaire à celui que j'effectuais sur le terrain. En favorisant la fluidité de l'entretien et la spontanéité de celui-ci, j'oubliais très certainement des faits importants mentionnés par l'enquêté. Durant ces moments d'échange, cette pensée me traversait souvent l'esprit et m'angoissait progressivement quant à ma future prise de notes car les dires de la personne était souvent très riches et potentiellement

révélateurs pour mon travail. Les termes « indigènes » (Beaud, 1996), c'est à dire propres au monde du cyclisme, apparaissaient toujours très nombreux ce qui a priori ne m'effrayait pas avant de mener mes entretiens, m'étant très familier de par ma pratique. Pourtant, je me suis très vite rendu compte qu'ils représenteraient des termes clefs dans la poursuite de mon travail et qu'il fallait prendre un maximum d'entre eux en considération. Ainsi, je fus tiraillé entre une volonté de créer une situation d'échange la plus épurée possible d'éléments m'apparaissant presque intrusifs comme l'ordinateur et une envie de réaliser un relevé toujours plus riche. J'ai donc effectué le choix méthodologique de favoriser la discussion et le « naturel » de celle-ci.

Cependant, il est nécessaire de modérer ce point : la situation d'entretien n'est absolument pas naturelle. Les premières minutes de l'échange le prouvent car une vraie tension se fait ressentir entre l'enquêté et le chercheur. C'est un moment crucial pour la suite de l'entretien où j'essaie de montrer de la bienveillance et d'installer la personne dans une atmosphère détendue. Choix pouvant apparaître illogique, j'annonce toujours à la personne que je lui assure la confidentialité de ce qu'elle m'a confié à la fin de l'entretien et non au début. Craignant d'installer plus de malaise, je fais de nouveau le choix de favoriser avant tout la décontraction de la personne qui me fait face. Je n'ai pas eu l'impression que cela ait véritablement nuit au contenu de l'entretien puisque des confessions ont souvent émergées. Finalement, cette première tension disparaissait progressivement au fil de l'entretien (même si elle ne disparaissait jamais complètement). Quelques minutes avant la fin de l'entretien, je fermais toujours mon ordinateur et me concentrait particulièrement car je sentais que la parole se libérait davantage. Ainsi, je mettais progressivement fin à l'entretien plutôt que de l'arrêter brusquement, ce qui aurait représenté à mes yeux une action malvenue, comme signifiant mécaniquement que j'avais obtenu toutes les données que je désirais et que la conversation en elle-même ne m'intéressait que peu. Ces états d'âme ont-ils une place dans ce type d'enquête ethnographique ? Je le crois car il s'agit d'une science « humaine » qui ne travaille pas avec des données froides et mécaniques. Peut-être peut-on y voir ici aussi une influence du pratiquant que je suis sur la posture du chercheur. En effet, côtoyant ces personnes en compétition les week-ends, j'ai connaissance de celles-ci ne serait-ce que lointainement et les verrai de nouveau dans le futur. En effet, sans doute existe-t-il entre mes deux postures un conflit de loyauté qui me pousse à ne pas mettre en danger outre-mesure ma position de pratiquant. De nouveau pris dans cette tension entre chercheur et pratiquant, je choisis de

naviguer ainsi, c'est à dire en observant sur mon terrain jusqu'à une certaine limite qui est la mise en péril du pratiquant. On peut alors penser qu'un chercheur qui ne serait pas antérieurement engagé dans le mouvement sportif pourrait surmonter ce problème. Cependant, un chercheur non-engagé n'aurait peut-être pas accès à la même confiance de la part des enquêtés qui reconnaissent le pratiquant dans le chercheur. Nous constatons ici combien sa propre position par rapport au terrain et aux individus influe sur le recueil de données.

Fermons cette parenthèse pour évoquer la retranscription que j'effectuais de mes entretiens. Une fois ceux-ci achevés et de retour à mon domicile, j'effectuais une vidange de ma mémoire à l'aide d'un traitement de texte. De nombreuses paroles me revenaient alors et je m'appuyais sur les quelques mots-clefs relevés pour remémorer le fil de la conversation. Cependant, ma mémoire ne me délivrait pas immédiatement toutes les informations et les jours qui suivaient l'échange étaient l'occasion de voir surgir en celle-ci des bribes oubliées à très court terme. Il est par ailleurs intéressant de constater que c'est lors de mes séances personnelles de vélo que les faits me revenaient en mémoire. La retranscription est donc dans mon étude un processus qui commence brutalement, par flots d'informations et qui se poursuit irrégulièrement, au gré de ma mémoire. Avec un peu de recul, je me dis aujourd'hui que cette façon de travailler est l'aboutissement logique de ma façon de travailler lors de ma première étude : je procédais de la même façon lorsque je devais retranscrire mes observations sur le terrain. Ainsi, je retrouve également l'impératif du traitement préalable de mes représentations dans ce second travail. La retranscription ultérieure qui apparaissait comme une nécessité du terrain de ma première étude est devenue aujourd'hui une vertu du terrain.

J'ai essayé de mener ces entretiens d'une manière similaire à celle que pratique le journalisme sportif. En effet, je remplaçais toujours en début d'entretien le coureur dans son « métier » suivant le terme employé par les cyclistes, c'est à dire dans le processus d'entraînement dans lequel il est engagé. Ainsi, véritable repère aux yeux des pratiquants, je demandais combien de kilomètres avait parcouru la personne depuis le 1^{er} janvier ou depuis la reprise, c'est à dire en novembre-décembre suivant les personnes. Également, nous faisons un point sur les objectifs de la saison du sportif et sur son vécu de l'année précédente. Première amorce de l'entretien, j'axais par la suite celui-ci sur l'élaboration et le ressenti de son

entraînement. Ces moments étaient particulièrement intéressants car ils témoignaient déjà d'une certaine représentation du corps et de la manière d'agir sur lui. Les termes « indigènes » sont alors nombreux (« j'ai mis la plaque en décembre », « j'ai fait de la vitesse », « cycle PMA en février », ...) ainsi que les anecdotes. J'ai accordé à ces dernières une attention toute particulière car ce sont des moments marquants pour le coureur. Par exemple, un cycliste me racontait une journée d'hiver très pénible pour lui où il fut victime d'une hypoglycémie loin de son domicile. Il était précis dans les termes qu'il employait pour me décrire son ressenti désagréable : « comme si mes jambes étaient devenues d'un seul coup très lourdes. J'étais complètement collé à la route, mon cardio plafonnait et je ne dépassais pas les 30km/h ». Cette précision est un trait caractéristique de ces anecdotes, ce qui présente un grand intérêt pour mon travail.

Ces petites histoires m'apparaissaient comme des instants de basculement : d'un discours à orientation quantitative (« au mois de janvier, j'ai fait 1000km », « je me sens fort depuis quelques semaines », ...), nous nous focalisons sur certains instants de la vie du cycliste et interrompons un récit possédant une temporalité plus longue. Considérée comme « l'un des leviers les plus puissants de l'ethnographie » par Stéphane Beaud, l'anecdote me paraissait aussi être un moment de relâchement de la tension sous-jacente de l'entretien et de libération de la parole de l'enquêté. L'une d'entre elle m'a particulièrement étonné dans son contenu. Interrompant le fil de la conversation par un court silence d'hésitation, un coureur m'a demandé de garder secret ce qu'il comptait me révéler. Lui garantissant la confidentialité de sa parole, il me confia alors une astuce qu'il avait employé afin de tromper les amis cyclistes qui s'entraînaient avec lui. « J'avais très mal dans une bosse mais je ne voulais pas le montrer aux autres. Alors, j'ai fait semblant de chercher quelque chose dans la poche de mon maillot. Les gars m'ont dit ensuite que ça les avait dégoûté de me voir faire ça alors qu'eux étaient au plus mal ». Nous le verrons plus tard, cette anecdote fut révélatrice d'une tension souterraine qui existe entre les cyclistes et au centre de laquelle le corps joue un certain rôle. Les anecdotes ponctuèrent ainsi mon recueil de données, l'étoffant d'une richesse nouvelle que ne pouvait apporter mon observation sur le terrain. Levier pour le chercheur, elles faisaient paraître par instants des pistes intéressantes à creuser et m'ont permis plus tard de donner une première direction à mon analyse.

La volonté de recourir à l'entretien ethnographique est donc issue de la constatation de l'incomplétude du premier terrain d'observation, à savoir la situation de participation observante au milieu du peloton. Elle répond à une insatisfaction émergée de la grande mobilité du terrain, n'autorisant pas de focalisation instantanée sur des faits. Nous voici confrontés à une nouvelle façon d'étudier notre objet, où les places des enquêtés et du chercheur(-pratiquant) changent. Chacun étant plus ou moins consciemment pris dans un ensemble de représentations, un regard scientifique doit apporter de la clarté et de la précision sur ces situations pour mieux en saisir le sens. A présent, nous allons essayer d'apporter la réponse à une nouvelle question : avec quelles personnes mener ces entretiens ? Je vais désormais détailler les logiques qui ont guidé la conception de mon échantillon.

En début d'année 2016, j'ai assisté à un séminaire doctoral présenté par Jean-Luc Deshayes durant lequel le chercheur détaillait la manière dont la question territoriale s'était introduite dans sa recherche. Étudiant le bassin sidérurgique de Longwy, il a recouru à une combinaison de méthodes ethnographiques en associant entre autres questionnaires, entretiens et observations sur le terrain. Cette intervention a indirectement impacté la conception que j'avais de mon étude et plus généralement de l'ethnographie : elle m'a montré qu'une posture telle que celle que j'adopte dans mon enquête n'est pas courante. Plus généralement, chaque posture de recherche semble construite d'une manière originale ; il n'existerait pas un modèle immuable de recherche ethnographique. Le chercheur construirait progressivement tant son objet que sa manière de travailler par des allers et retours entre le terrain, ses exigences, et le travail de sa méthodologie et de ses représentations. Cependant, mon terrain possède un trait qui le caractérise particulièrement : sa grande mobilité. Celle-ci, comme nous l'étudions précédemment, impacte en tout points et à tous moments la méthodologie que je mets en place comme les données que je recueille. Le terrain est de cette manière exigeant pour le chercheur. Toutefois, une autre contrainte s'applique sur le chercheur : la nécessité pour lui d'être capable de faire preuve d'un certain niveau de performance. Nous allons maintenant approfondir notre étude du terrain mobile et détailler ce véritable bras de fer qui se joue entre le chercheur et le terrain.

2.2. Nouvelle étude du terrain mobile

Le cyclisme est un sport qui exige de ses pratiquants un grand investissement. De nombreuses heures d'entraînement sont un passage obligé pour toute personne qui souhaite pouvoir soutenir le rythme des compétitions ou s'y imposer. Parfois qualifié de « sport ingrat » de par sa difficulté, il nécessite en effet une certaine assiduité à l'entraînement, de la patience et une forme d'abnégation face à la violence de certains efforts. Désirant observer le peloton depuis l'intérieur, je ne peux donc pas échapper à cette règle : mon entraînement personnel devient donc la première condition de mon observation. Sans lui, je ne peux être capable de maintenir le niveau de performance qui me permet de rester au sein du peloton pour l'observer. Ainsi, à la date où j'écris ces lignes, j'ai parcouru plus de 5000km depuis le 1^{er} janvier, ce qui représente la somme d'entraînement nécessaire pour pouvoir disputer la victoire dans ma catégorie. Nous comprenons donc combien le temps de l'enquête est soutenu par le temps de l'entraînement : l'enquête ethnographique devient une affaire de tous les instants, une entreprise de « longue haleine ». Elle dépasse le temps de l'observation sur le terrain et présente des exigences au chercheur comme aux coureurs.

Le terrain mobile change la nature de l'accès à l'observation participante. Loin de constituer un allant-de-soi, elle devient l'objet d'une conquête. Le chercheur ne peut prétendre être sur le terrain sans s'être préalablement « plié » (au sens d'avoir adapté son corps) aux exigences sportives du terrain. A la mobilité du terrain vient donc s'ajouter une nouvelle dimension qui la précède temporellement et la prolonge en trame de fond : la nécessité de conformation continue du corps du chercheur au terrain mobile. C'est une nouvelle forme d'emprise du terrain mobile, moins ouvertement déclarée que celle imposée par la course. Moins violente à vivre et émotionnellement moins intense pour le chercheur, elle demeure tout de même parfois difficile à traverser de par sa longueur temporelle et l'assiduité aux entraînements qu'elle requiert. Elle n'exclut pas des moments où le corps doit se confronter à de rudes sollicitations. En respectant cette exigence d'adaptation au terrain mobile au fil de l'hiver, période de préparation, j'ajuste de manière continue mon corps au terrain que je vais rencontrer. Les autres coureurs s'entraînant également de leur côté, ils déterminent ainsi le niveau de performance qu'il me sera nécessaire d'atteindre afin d'observer une fois la saison commencée. La préparation hivernale est donc une période de gestation pour le terrain mobile

qui prend progressivement de l'ampleur les mois s'égrenant. Une fois la saison commencée à la fin du mois de février, cette exigence du terrain mobile ne s'interrompt pas. Il m'est en effet nécessaire de poursuivre la progression que connaissent les autres cyclistes pour assurer ma présence sur le terrain.

Le terrain est certes mobile mais ce mouvement est lui-même sujet à une évolution. En effet, le niveau de performance général augmente au fil de la saison. La mobilité du peloton s'en trouve immédiatement affectée et il m'est nécessaire d'être de plus en plus performant pour pouvoir poursuivre mon observation. Une nouvelle fois, je me vois confronté à une nouvelle obligation : je ne peux faire d'impasse sur les premières courses de la saison et sur celles qui suivent. Le terrain mobile exige donc un grand investissement personnel. Cet investissement doit également être réalisé par les autres coureurs sous peine de voir leurs capacités physiques devenir inférieures à celles du reste du peloton. Or, un coureur qui n'est pas ou plus assez performant voit s'ouvrir devant lui les portes de la catégorie inférieure et s'exclut de fait du terrain. Le terrain mobile applique donc un filtre par la performance et modifie de cette manière sa composition-même, ce qui a pour incidence de modifier les données récoltées par le chercheur. Le terrain mobile impose donc ses exigences au chercheur mais aussi à tous ceux qui le composent. Il règne en maître et crée une émulation entre tous les individus, ce qui engendre un accroissement progressif de la mobilité du milieu d'enquête tout au long de la saison.

Cependant, la structuration de la compétition en catégories apporte une limite à l'intensité du mouvement du terrain. En effet, l'observation en course se déroule toujours au sein de ma catégorie, c'est à dire la deuxième catégorie UFOLEP. Même s'il y a une progression du niveau général tout au long de la saison, les plus forts sont classés dans la catégorie supérieure après avoir accompli des victoires ou des places d'honneur et, à l'inverse, les plus faibles descendent dans la catégorie inférieure. Chaque catégorie se voit donc limitée par des limites haute et basse de performance, ce qui correspond aussi à des limites de mobilité du terrain. Ce jalonnement de la performance et de la mobilité a un impact particulier sur le terrain. En effet, il empêche la parfaite stabilité de l'effectif de coureurs puisqu'il incorpore d'une part les cyclistes les plus forts de la catégorie inférieure et se sépare d'autre part des éléments les plus performants qui le compose. Sur un terrain déjà marqué par une forte dynamique, nous relevons à présent l'existence d'un mouvement supplémentaire qui a

trait avec l'identité de ses composants. Le terrain d'enquête est donc mobile dans l'espace, dans le temps et se trouve sans cesse soumis à des rotations d'effectifs. A l'heure où j'écris ces lignes, je comprends davantage la première impression d'être submergé d'informations lors de mes premiers contacts avec le terrain. Recourir aux entretiens s'avère d'autant plus intéressant : si la mobilité du terrain exclut régulièrement des coureurs et en inclut de nouveaux, alors peut-être que des données importantes m'échappent. M'entretenir avec ces personnes permet aussi de m'extraire temporairement du fort courant du terrain dans le but, peut-être, d'observer des écarts avec ce que j'observe sur le terrain. Ainsi, je réunis ce que je vois au milieu du peloton, passant par mon filtre d'observation, et ce que l'enquêté voit pour sa part.

Dépassé de toutes parts par une effervescence tempétueuse, le chercheur doit définir sa position et s'adapter aux évolutions de mobilité pour ne pas être abandonné par la cinétique du terrain. C'est l'enquête ethnographique entière qui se retrouve entièrement placée sous le joug de la compétition cycliste. Elle s'en accapare les traits en se voyant forcée de trouver un compromis entre recherche et pratique. Le corps du chercheur devient alors l'opérateur entre les postures de recherche et de loisir. Il se plie aux exigences du mouvement pour satisfaire tant la posture du chercheur, sa volonté de recueil de données, que le pratiquant et sa recherche de plaisir et de résultats sportifs. Le corps de l'autre, objet de recherche, ne se voit compréhensible que par l'épreuve de mon propre corps, entité pour la recherche. Le corps du chercheur est donc un corps sur-sollicité, c'est à dire tiraillé entre les demandes de la recherche, les attentes du pratiquant et les exigences de mobilité de l'environnement compétitif. Voici un schéma qui me permettra d'être plus clair :

Le corps du chercheur : un opérateur sur-sollicité par le terrain mobile

Chercheur :
observation, recueil de données

Pratiquant :
plaisir et volonté d'être performant

Sollicitation

Sollicitation

Corps du chercheur

Sollicitations hebdomadaires

Sollicitation continue

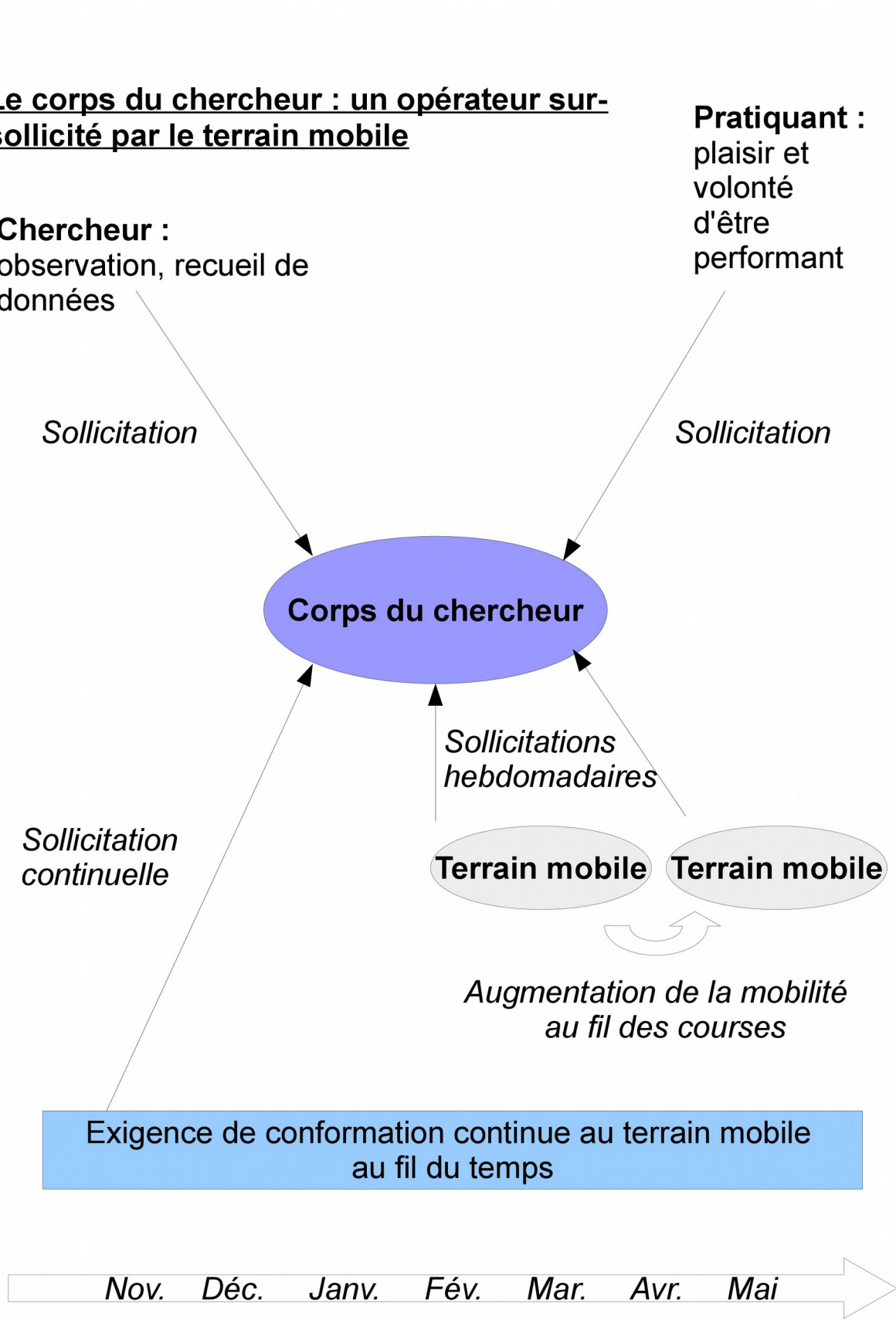
Terrain mobile

Terrain mobile

Augmentation de la mobilité au fil des courses

Exigence de conformation continue au terrain mobile au fil du temps

Nov. Déc. Janv. Fév. Mar. Avr. Mai



Après avoir développé davantage la question de la mobilité sur le terrain, attachons nous à présent à situer plus précisément notre posture et son impact sur celui-ci en faisant appel à un nouveau concept : celui de médiation.

2.3 Modèle du chercheur-médiateur : la médiation comme cadre d'analyse de la pratique compétitive du cyclisme

Le terrain mobile exerce une emprise à la fois déclarée, par le mouvement de la course, et souterraine sur le chercheur et son enquête, par la nécessité de toujours être dans l'obligation de conformer son corps au terrain. Cette caractéristique m'oblige à circonscrire clairement ma position sur le terrain afin d'éviter d'être emporté par ce courant. Les choix sportifs que j'effectue en dehors de mon étude ont donc un impact particulier sur ma présence sur le terrain. Cela influe aussi sur une chose qui m'a particulièrement fasciné durant mon étude : ma place de chercheur sur le terrain. Perturbante car contre-intuitive, je me suis souvent retrouvé dérouté par ce qu'elle m'imposait de faire. Par exemple, elle me demandait à la fois d'être l'observateur sur le terrain et le pratiquant, c'est à dire simultanément dans l'action et en retrait de celle-ci. Je devais aussi être celui qui pratique au plus près du terrain, avec des intérêts sportifs, un engagement et des opinions, et respecter une nouvelle distance imposée par ma posture de chercheur. Cette liaison des contraires se produisait de plus dans un environnement très familier pour mon regard, n'ajoutant que plus de confusion dans mon esprit. Une tension entre le chercheur et le pratiquant que je suis s'est toujours exprimée sur le terrain et a pris une nouvelle forme avec l'intégration des entretiens. En effet, ma double identité pouvait perturber mes interlocuteurs dans la confession qu'ils me faisaient, à l'image de ce coureur hésitant à me révéler son astuce pour cacher sa souffrance ou de cet autre qui, à la question « quels points faibles penses-tu avoir ? » m'a immédiatement répondu sur le ton de la boutade que j'allais les utiliser à mon avantage lors de la prochaine course. Ma posture soulève donc de l'interrogation, une incompréhension quant à savoir quelle est mon identité : suis-je le coureur avec qui ils partagent des moments de plaisir ou marqués par la difficulté parfois ? Ai-je sinon adopté une nouvelle posture de calculateur froid qu'ils ne connaissent pas ? J'ai souvent ressenti ce doute face à ce nouveau statut. Envisageant ce second jugement comme un péril pour ma position de pratiquant, j'ai choisi, comme je l'expliquais dans mon

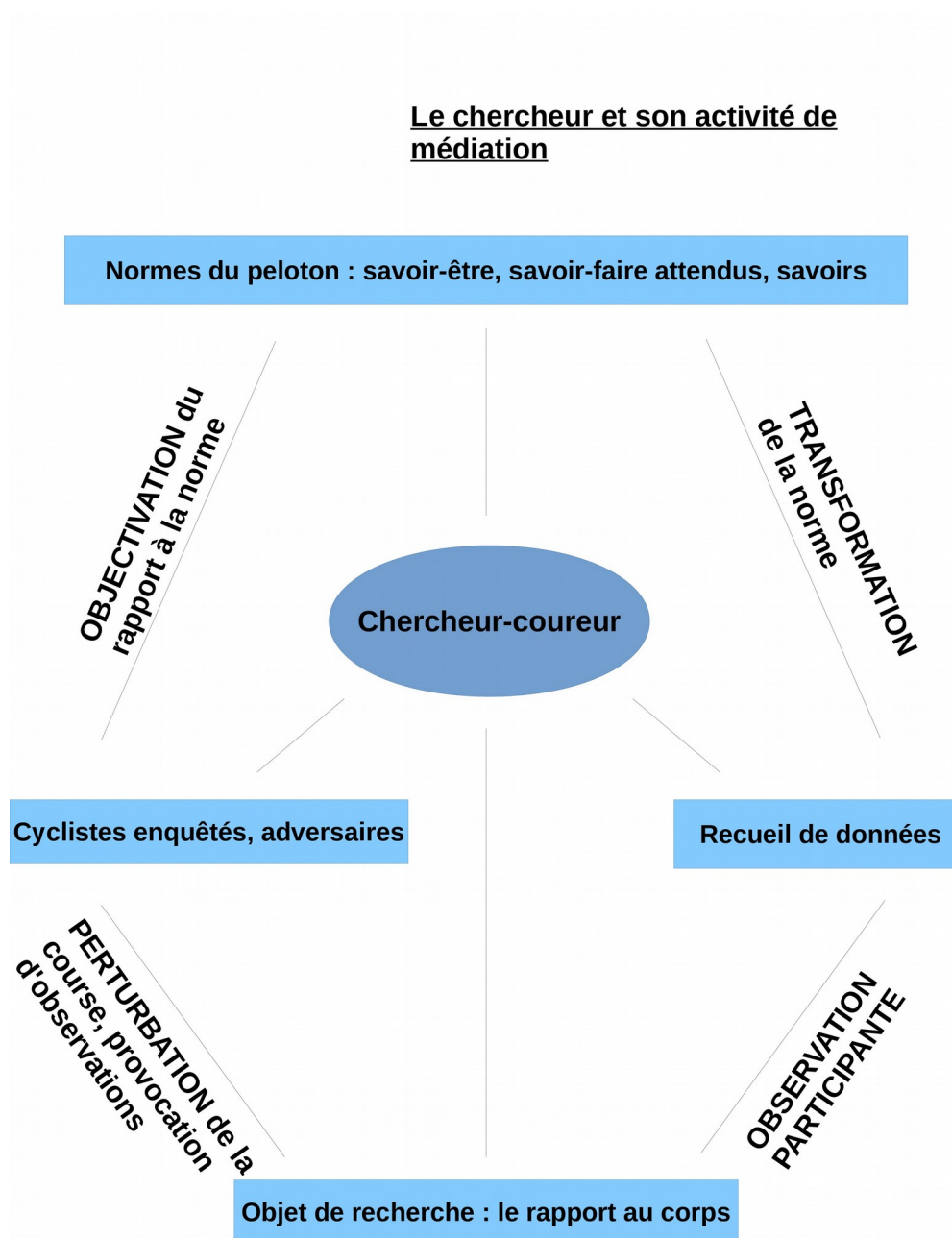
travail précédent, de conserver une position très honnête, transparente envers les enquêtés. Lors des entretiens, je traduisais en effet ceci par une explicitation complète au coureur de l'intérêt que j'accordais à la discussion avec lui et en lui assurant la confidentialité de sa parole.

Ma posture de coureur influe donc réellement sur les données que je recueille et il m'est nécessaire de développer encore davantage la position que j'occupe sur le terrain pour comprendre ce processus. Un concept m'apparaît pouvoir apporter de la lumière sur cette situation : celui de médiation. Je vais tout particulièrement m'appuyer sur des séminaires dispensés par Yves Couturier auxquels j'ai assisté. Ce chercheur québécois étudie ce concept à travers le prisme de la santé des personnes vieillissantes et du travail social. En collaboration notamment avec Yves Lenoir et Isabelle Chouinard, il s'est attaché à circonscrire cette notion clef dans le milieu du travail social. De quoi s'agit-il exactement ? Intuitivement, nous pourrions la définir comme l'intervention d'une tierce personne au milieu d'un problème rencontré par plusieurs personnes. Les trois chercheurs la définissent beaucoup plus précisément : la médiation est « une activité non-décisionnelle de traitement des conflits entre particuliers » ou désigne, plus généralement, « toute pratique de mise en relation ». C'est un concept marqué par une diversité des approches (nominaliste, substantialiste et normative), celles-ci ayant toutes comme point commun l'atteinte d'objectifs de transformation précis. La résolution d'un conflit dans la sphère du travail social traduit une de ces transformations.

A l'image de la pratique de médiation que mettent en place les travailleurs sociaux, sur mon terrain de recherche, je suis moi aussi, d'une certaine façon, dans une posture qui s'apparente en partie à celle de la médiation. Afin d'être clair, effectuons un bref rappel des conditions de mon observation. Ayant fait le choix de l'observation participante, je suis en situation d'observation au cœur du peloton. Je pédale avec mes adversaires, expérimente leur ressenti et souhaite recueillir des données qui me permettront lors de ma phase d'analyse de dégager certaines facettes de la représentation du corps chez le cycliste. C'est une posture difficilement tenable sur le terrain puisqu'il m'est impossible de prendre des notes et qu'il m'est nécessaire de traverser les mêmes états de souffrance que mes adversaires pour les observer. Or, et ce fut l'objet de mon précédent travail, la souffrance écartèle la présence du

sportif et empêche le chercheur d'observer lorsqu'il la vit véritablement. Le terrain s'efface donc devant mes yeux à mesure que j'essaie de l'observer.

Le modèle de Freynet m'a donc inspiré pour situer davantage ma posture de « chercheur-coureur » sur le terrain. Celui-ci précise dans quelle mesure la pratique du travailleur social est médiatrice. Il détaille la nature de chaque médiation effectuée et circonscrit clairement la place qu'occupe le travailleur social sur le terrain. J'ai trouvé cette structure particulièrement appropriée pour exprimer ce que j'avais du mal à concevoir. Voici donc le modèle que j'ai élaboré à partir de celui de Freynet :



Ma posture de chercheur se trouve à l'interstice d'une quadruple tension. Depuis ma position, à l'instar du travailleur social, je dispose d'un certain pouvoir sur mon environnement et peut entreprendre certaines actions qui impacteront d'une certaine manière le terrain de recherche. Ainsi, je dispose ici d'un cadre d'analyse de la pratique cyclo sportive en compétition.

Intéressons-nous tout d'abord à l'objectivation du rapport du cycliste aux normes propres à la compétition. Quelles sont ces normes ? La pratique compétitive de ce sport est très codifiée et inclut des savoirs, savoir-faire et savoir-être. Par exemple, ne pas assez participer à l'effort commun, c'est à dire profiter de l'abri aérodynamique que constituent les autres coureurs, c'est ne pas respecter le savoir-être et voir d'éventuels succès dépréciés par les autres cyclistes. Le chercheur réalise ici un travail de déconstruction de ces normes acceptées par tous de manière implicite. Il navigue d'un pôle à l'autre et essaye de faire naître de nouveaux savoirs de cette tension créée par ce semblant de médiation. Cependant, contrairement au travailleur social, son rôle n'est pas d'amener le coureur à plus de réflexivité sur sa pratique : il n'y a pas d'objectif de transformation de l'individu et de son rapport à ces normes, ce qui nous empêche d'utiliser pleinement le terme de médiation. Je suis même dans une posture contraire puisque je souhaite que ma présence sur le terrain l'impacte le moins possible.

Par ailleurs, entre les pôles « cyclistes enquêtés » et « objet de recherche », mon action pourrait être qualifiée de perturbatrice. En effet, en effectuant des attaques, je crée de la souffrance chez moi mais aussi chez mes adversaires, ce qui me permet d'ouvrir des situations d'observation. Je peux ainsi dicter le rythme de course et chercher à faire varier les observations au fil du temps. Toutefois, cela présente des limites : l'accès à des niveaux supérieurs de souffrance m'empêche progressivement d'observer précisément la situation qui se présente à moi. De plus, il m'est nécessaire de disposer d'un certain niveau de performance pour pouvoir exercer cette emprise sur la course. S'emparer de la mobilité du terrain a donc un prix.

Entre les pôles « objet de recherche » et « recueil de données », je réalise une pratique médiatrice. Mon activité d'observation participante est la médiation qui me permet de lier ces deux pôles. En effet, cet intermédiaire est nécessaire pour traduire l'objet en données et c'est par mon corps que je réalise cette médiation. Je m'incorpore à l'objet de recherche sur le terrain, mon corps faisant office de biais d'observation. Ici, les contraintes physiologiques se mêlent aux contraintes de l'observation participante voire, ce qui est souvent le cas, submergent le chercheur. J'arrête là cette description et la développerai un peu plus loin car elle est réellement intéressante.

Quant au dernier pôle de transformation de la norme, il peut, si publié, avoir une incidence sur les représentations des pratiquants. En effet, mon travail, de par sa lecture par d'autres cyclistes, peut inviter les cyclistes à repenser leur rapport au corps et effacer en partie l'empreinte de leurs représentations. La principale force de mon étude tient dans un apport de réflexivité pour la pratique sportive. En effet, notamment par l'étude de la mobilité du terrain, j'effectue un travail de déconstruction du déroulement de la compétition cycliste. J'expose alors quelques rouages essentiels de son fonctionnement qui sont intuitivement perçus par les cyclistes et dont un entraîneur peut s'informer pour mieux comprendre ce qui se déroule sous les apparences. La place du concept de don sur le terrain permet de prendre conscience des intérêts de pouvoir et de reconnaissance qui existent tant entre les individus opposés qu'alliés. De nombreuses études sur le cyclisme sont produites, l'approchant souvent par la physiologie de l'effort tandis que peu de recherches en sciences humaines lui sont consacrées. Or, le cyclisme ne s'arrête pas aux seules capacités physiques : les coureurs restent humains avant tout et se comportent comme tel. Il n'est ainsi pas rare de voir des coureurs fortement médiatisés ne pas pouvoir fournir, paralysés par la pression de la notoriété, un effort qu'ils parviennent habituellement à soutenir lors du Tour de France. Ainsi, comprendre les rouages « humains » qui actionnent la course cycliste, c'est pouvoir mieux cerner l'impact de la course sur le coureur et améliorer à l'avenir les performances de celui-ci. Enfin, cette médiation que j'effectue et qui transforme la norme peut aussi permettre aux fédérations, de manière transversale, de vérifier l'incidence de la structure mise en place sur le vécu de la pratique cycliste. Le système de catégories de niveaux semble d'ailleurs ici bien approprié : il permet en effet à tous les coureurs d'évoluer dans une catégorie possédant des limites hautes et basses

et d'éprouver du plaisir à disputer des compétitions. Cette structuration jalonne ainsi l'ampleur de la mobilité et permet à tous de trouver une place dans ce sport.

Nous comprenons donc que mon travail ne présente pas entièrement les traits de la médiation mais qu'il s'en approprie certains. Le modèle que j'ai construit ici n'est très certainement pas parfait car d'autres facteurs auxquels je ne parviens pas à penser aujourd'hui entrent sans doute en ligne de compte. La structure du modèle de Freynet est cependant très intéressante puisqu'elle contribue à apporter de la clarté dans la délimitation de ma posture sur le terrain. Nous avons donc expliqué notre méthodologie et analysé quelques points de celle-ci. A présent, nous allons exposer les résultats qui sont apparus à la fin du recueil de données.

3. Résultats obtenus

Qu'y a-t-il d'apparemment plus naturel que le corps ? Enveloppe physique que nous acquérons à notre naissance, il est le biais familial par lequel nous éprouvons le monde tout au long de notre vie. A la fois émetteur et récepteur d'informations sensorielles, il nous permet de construire du sens par les actions que nous entreprenons au sein de notre environnement. Mais n'est-ce pas se tromper que de considérer le corps comme un donné uniquement naturel ? Notre modèle de vie occidentale nous prouve le contraire : monde possédant une très forte dimension symbolique, il agit directement sur notre représentation du corps et notre utilisation de celui-ci. Le corps n'est donc pas entièrement naturel mais procède aussi d'une fabrication culturelle. David Le Breton, anthropologue et éminent spécialiste du corps est de cet avis. Dans son (excellent) ouvrage Anthropologie du corps et modernité, il attribue à la société dans laquelle vit l'individu un rôle de définition du corps de celui-ci. Au fil des siècles, la représentation du corps a connu dans notre société de grandes (r)évolutions. Chaque époque a ainsi appliqué, de par l'influence des connaissances scientifiques, un savoir sur le corps. La société a accordé un statut à son être, notamment en désignant des maladies pour expliquer la cause d'une perturbation de soi. De cette façon, elle reconnaît la place de l'individu dans le monde, au milieu des autres hommes, des autres corps, à travers « un système de valeurs et de correspondances » (Le Breton, 2013).

Le corps fut l'objet d'une entreprise progressive de rationalisation au cours de l'Histoire. Au XVI^{ème} siècle, Copernic et Vésale désacralisent la place de l'Homme dans le monde. La Terre n'est désormais plus le centre du monde, l'Homme non plus. En 1543, Vésale ouvre le corps et brise un tabou. Sous haute surveillance religieuse, il détaille ses observations et dessine des planches anatomiques qui achèvent alors notre anthropocentrisme. L'Homme, à l'instar de l'animal, n'est qu'une machine, dont les rouages conduisent le tempérament. Charpenté par un assemblage d'os qui lui assure souplesse et fermeté, le corps fonctionne selon un modèle hydraulique. Muni de poulies, de leviers et de canaux, il voit son tempérament dicté par le balancement des humeurs. Sang, flegme et bile noire et jaune règlent l'existence : leur stagnation entraîne l'apparition de maladies et, d'un certain équilibre, apparaissent des inclinations de tempérament. Cette représentation humorale du corps va

progressivement disparaître pour laisser place à une conception mécaniste. Les fibres musculaires font alors les qualités du corps. Le XVIII^{ème} siècle et sa volonté de perfectionnement de l'Homme révolutionne notre conception corporelle. Les progrès de la médecine invitent les scientifiques à mesurer le corps et à calculer les forces qui agissent en lui. Une nouvelle considération émerge, à l'image de Voltaire qui dénonce l'affaiblissement physique du corps à cause du climat et qu'il propose de contrecarrer par un « renouvellement corporel ». Il faut alors mettre le corps au travail par des exercices de renforcement musculaire. L'action des muscles est envisagée comme une manière de corriger le corps. On quantifie par ailleurs son activité : Buffon compte ses pas et Montesquieu les impulsions communiquées par la selle de son cheval. La découverte de l'oxygène en 1777 par Lavoisier parachève cet effort de rationalisation du corps. Le poumon devient un moteur dont on quantifie l'activité. Le corps entre dans une nouvelle dimension : celle de la recherche d'efficacité. Au XIX^{ème} siècle, avec la physiognomonie, il devient « le miroir de l'âme » (Courtine, 2005). La forme du corps dit de son intérieur : on déduit des traits de personnalité de l'expression du regard ou des lignes du visage ou de la forme de la tête. La science jette le discrédit sur cette conception, ouvrant une « fracture entre étude objective de l'Homme organique et écoute subjective de l'Homme » (Courtine, ...). Cette dernière ravalée au rang de superstition, la science prend au fil du temps de plus en plus d'ampleur et explore toujours plus précisément le continent corps. Avec la révolution industrielle, c'est un corps nouveau qui émerge : plié par les exigences du travail à la chaîne, il se déforme pour épouser « l'établi » étudié au XX^{ème} siècle par Linhart, sociologue et philosophe français. Aliéné par le travail répétitif, il est perclus de douleurs et se voit victimes de nouvelles maladies dues à l'environnement de travail. A ce corps « usé, meurtri au siècle de l'industrialisation » (Corbin, 2005) succède une conception du corps qui s'assombrit très brutalement. Lors de la première moitié du XX^{ème} siècle, les deux guerres mondiales transforment le corps en chair à canon, exposant effroyablement sur les champs de bataille la fragilité de sa condition. La seconde guerre mondiale va plus loin encore en industrialisant sa mort. Au plus bas de la réification, Primo Levi écrit ainsi « mon corps n'est plus mon corps ». Réduit à une matière première, l'individu est entièrement déshumanisé. La conception corporelle de notre société, à la découverte du génocide, s'en trouve profondément déchirée. Par la suite, la seconde moitié du XX^{ème} siècle fait entrer le corps dans une autre dimension. En effet, il est progressivement mis de plus en plus au centre des préoccupations individuelles. La société lui applique un

hygiénisme croissant avec le temps : il doit être exercé par le sport et se tenir éloigné de tout ce qui pourrait lui nuire. Devenu un véritable capital, on cherche à prolonger indéfiniment les limites de son existence ; la vie « bonne » est synonyme de vie « longue ». La science poursuit son exploration de ce dernier, parvenant à lever quelques dernières parcelles d'ombres de son fonctionnement. A présent, le corps n'est « plus subi ; il est rationnel, voulu, créé, libéré des aléas de la nature et du hasard ».

Le corps sportif actuel entre dans cette dernière conception. Inscrit dans un « culte de la performance », le corps est érigé en préoccupation souveraine de l'individu qu'il ne cesse de transfigurer par l'application d'un entraînement. Analysant les mécanismes de l'individualisme dans notre société, Ehrenberg explique que la discipline a cédé sa place à l'initiative personnelle et à l'épanouissement individuel. Prix à payer de ce renversement, l'individu se confronte à une charge accrue de responsabilités, ce qui peut le mener à une certaine « fatigue d'être soi » (Ehrenberg, 1998). Selon le chercheur, notre société est ainsi modelée sur la compétition sportive.

Le corps, inséré dans un environnement au fonctionnement complexe et fortement symbolique, se révèle finalement d'une vertigineuse complexité ; il est loin d'être un simple donné naturel. Construction symbolique et « axe de la relation au monde » (Le Breton, 2013), sa perception sensorielle est elle-même « œuvre de culture » puisqu'il s'agit d'une traduction de l'environnement basée sur des représentations. Progressivement, il se façonne au contact du monde symbolique qu'il rencontre et acquiert des traits caractéristiques de celui-ci. Ainsi, la notion de corps varie suivant les cultures qui lui appliquent chacune leurs savoirs, leurs représentations.

Le sport lui-même n'est pas un donné naturel puisqu'il produit des simulacres d'affrontements : « que l'adversaire soit une montagne, la mer, un renard ou bien un être humain, le sport consiste toujours à livrer un combat contrôlé sur un champ de bataille imaginaire », écrivaient Elias et Dunning. Le sport répond à une logique similaire à celle que suit le corps : « il n'existe que construit culturellement » selon Le Breton. Le cyclisme n'est pas une exception à cette règle. Il entre dans la catégorie des jeux agonistiques, c'est à dire qui

établissent une compétition entre des individus pour obtenir la victoire. Construction culturelle qui éprouve nos capacités naturelles, le monde sportif se comporterait comme une société en miniature et installerait au centre de celle-ci le corps des individus. Nous pouvons donc penser que le corps sportif, et en particulier le corps du cycliste dans l'étude que nous menons, est façonné d'une certaine manière par la dimension symbolique qui l'environne. Ce corps sportif doit donc être un corps original, possédant des caractéristiques spécifiques.

C'est l'objectif que nous attribuons à cette partie : dégager et détailler ces traits caractéristiques façonnés par le bras de fer entre nature et culture. En nous appuyant sur notre corpus de données, nous avons dégagé trois axes majeurs dans cette étude. Ceux-ci ne peuvent prétendre à l'exhaustivité car d'autres directions d'étude sont susceptibles d'être empruntées. D'ailleurs, parmi les axes que nous avons choisi d'étudier, certains traits caractéristiques ne sont pas propres au cyclisme et pourraient très bien s'exprimer dans d'autres sports. Si je les indique, c'est notamment parce que leur présence dans le cyclisme s'impose particulièrement et constitue un pilier de ce corps sportif. Je pense ici notamment à la partie que nous allons aborder à présent et qui a pour objet la scrutation minutieuse du corps qui se déploie dans ce sport. C'est un trait qui est partagé par d'autres sports, notamment aérobie comme la course à pied, où l'optimisation du potentiel physique revêt une importance capitale. Cependant, c'est un trait fondamental qui doit être pris en compte pour poursuivre notre étude ; c'est l'association de ces caractéristiques qui fait la particularité d'un sport.

3.1 Un corps mesuré inscrit dans la démesure

Le corps du coureur cycliste est une entité qui est soumise à une scrutation de tous les instants. A l'aide de capteurs divers, il traduit l'activité de son corps en une série de données chiffrées sur lesquelles il s'appuie pour quantifier son effort ou construire a posteriori son entraînement. Ainsi, grâce aux données d'un capteur de fréquence cardiaque, le coureur apprend à situer son effort sur des échelles d'intensité mises au point par des chercheurs en physiologie. Ces instruments comptent de nombreux adeptes, parfois des passionnés qui

n'hésitent pas à investir dans des capteurs de puissances très onéreux. Leurs abords sont parfois difficiles et transforment souvent le cycliste en un véritable scientifique, notamment lorsqu'il se confronte à des données de puissance. Cela ne démotive pas ces cyclistes, d'avis que lorsque l'on aime, on compte et que cela va positivement impacter leurs performances. Arrêtons pour l'instant ce court aperçu de la normalisation du corps et ouvrons plutôt une parenthèse pour observer plus particulièrement le corps à l'effort sur un vélo.

Le cyclisme est un sport étonnant. A l'aide d'un simple vélo, n'importe quel individu peut parcourir des dizaines de kilomètres en quelques heures. Transformateur de force, le pédalier communique l'énergie de la poussée verticale appliquée sur les pédales à la chaîne qui transmet à son tour cette force à la roue arrière du vélo. Le coureur insuffle de la vitesse au vélo et voit lui-même l'état de son propre corps évoluer suivant l'ampleur de sa poussée. Qui n'a jamais ressenti les effets de l'âpre gravité à l'abord d'une côte ? Le coureur cycliste apprend, par l'harmonisation de son activité musculaire au pédalage, à surmonter les difficultés de l'espace. Par l'action conjointe des muscles de ses membres inférieurs, il découvre de nouvelles possibilités autorisées par sa monture mécanique et de nouveaux horizons. Son corps lui apparaît sous un nouveau jour : celui de la plongée dans la vitesse et de la perception du corps à l'effort. Il peut désirer approfondir son analyse et s'intéresser davantage aux mécanismes physiologiques qui l'ont conduit à certains états après des efforts particuliers.

Le corps semble en effet traverser des paliers d'effort lorsqu'il est sollicité de plus en plus fortement. En-dessous de 75 % du régime cardiaque maximal du coureur, le corps ne produit que peu de fatigue et est capable de prolonger cet effort des heures durant. Notre corps s'approvisionne alors sur ses réserves de lipides, carburant dont même les individus les plus maigres disposent en quantité suffisante pour maintenir cette faible sollicitation pendant très longtemps. Le cycliste peut alors décider de produire un effort plus violent. Suivant l'intensité de celui-ci, le corps peut dépasser deux paliers physiologiques qui marquent l'arrivée de la fatigue : le seuil aérobie puis le seuil anaérobie. Ce sont des objets familiers pour beaucoup de cyclistes de nos jours. Ils trouvent en effet dans ces nuances de régime cardiaque un jalonnement de leurs capacités corporelles. A partir du seuil aérobie (75 % de la fréquence cardiaque maximale, ce qui correspond à un début d'essoufflement), les muscles du coureur

commencent à « s'acidifier ». Le corps réussit cependant à rétablir un équilibre en apportant de l'oxygène via une augmentation du volume respiratoire. Le coureur ressent un effort soutenu mais dont la difficulté est encore largement tolérable. En revanche, l'affaire se complique une fois atteint le seuil de 92 % de la fréquence cardiaque maximale. Le corps ne peut plus alors contrer efficacement l'acidose musculaire par la respiration et contracte donc des dettes en oxygène pour assurer un effort supérieur. La fatigue musculaire augmente alors de manière exponentielle et le cycliste voit plus ou moins brutalement son niveau de performance s'effondrer. L'effort se poursuivant, il devient de plus en plus insoutenable pour le coureur qui sent son être se défaire et sa volonté s'amenuiser brutalement.

Face à un corps qui répète inlassablement ce modèle, le coureur tente par l'entraînement d'appriivoiser ces changements qu'il traverse. Progressivement, il devient de plus en plus conscient des potentialités de son corps et réussit grâce à ses instruments à figer sa performance en chiffres. Un coureur se trouve ainsi satisfait dans nos données d'une performance réalisée lors d'un entraînement : « 409w[atts] sur 8 minutes en en gardant pour le reste ». Ce coureur dispose ainsi d'une mesure précise de l'efficacité de ses capacités physiques sur une certaine longueur de temps. Désormais son corps sera prévu, sa performance attendue par lui-même lors de ses prochains efforts de ce type. C'est d'ailleurs un trait qui répond en miroir à la définition de l'homme occidental selon David Le Breton : il est « un homme garanti, donné, posé avec fermeté devant un monde lui-même garanti, exploré par la science et régi par des règles prévisibles. ». Ses instruments lui « garantiraient » en effet littéralement sa performance. Le corps humain perdrait alors une partie de son insaisissabilité, l'apport technologique ayant réussi à combler ce que ne parvient à éliminer le seul recours aux sensations.

Pour autant, la forte présence de ces capteurs n'a pas oblitérée l'attention portée aux sensations. La mesure empirique du corps reste la référence principale pour beaucoup de coureurs qui, à la lumière de leurs ressentis, tirent des conclusions quant à leur état de forme quotidien et quant au déroulement de leur préparation. Un coureur avec lequel je me suis entretenu dit quant à lui ne se baser que sur ses sensations. Après avoir adopté le cardiofréquencemètre, il l'a finalement abandonné face à une impression de se brider. La subjectivité de la sensation est pour lui un meilleur indicateur que l'objectivité des chiffres

mesurés. De façon empirique, il a ainsi jalonné son rapport au corps. Avec le temps, cette personne a réussi à s'approprier son corps d'une manière qui lui est propre et à tirer des enseignements de la réponse qu'il lui fournit. Le corps, dont l'on observe la réaction, est un lieu d'où l'on tire un savoir.

Par ailleurs, un type de séance d'entraînement est particulièrement révélateur quant à cette scrutation du corps : les entraînements dits de « déblocage », c'est à dire de mise en route du corps la veille ou l'avant-veille d'une compétition. D'une durée d'une heure à deux heures, le coureur effectue quelques accélérations dans le but de se « débloquenter », c'est à dire de rompre avec un état de tranquillité du corps, inertie dont il ne parviendrait à s'extraire que difficilement le lendemain ou sur-lendemain. Un coureur écrit ainsi sur Strava : « avec les jambes que j'ai ça va donner. J'ai jamais eu de si mauvaises sensations ! ». Dernier contact avec le corps avant un effort violent, le coureur prend la mesure de ses sensations à travers cet entraînement rituel. Il recherche alors des indices quant à de potentielles performances ou contre-performances le lendemain. Les sensations représentent ainsi un étalon de la performance pour le coureur. De plus, le coureur doit savoir calibrer efficacement ses efforts lorsqu'il réalise cet exercice. Trop d'efforts donnés et il entame démesurément ses réserves énergétiques. Trop peu d'intensité et il ne réussit pas à préparer son corps efficacement pour le lendemain. C'est donc un moment où le corps et ses réactions sont très scrutés, y compris par les autres cyclistes. Un coureur ayant réalisé un déblocage trop riche en intensité se voit ainsi mis en garde par un de ses abonnés sur Strava : « tu vas être mal aux Copains [une course très connue des cyclistes] si tu tires trop dessus. Tu reverras plus les copains !!! ». Le coureur concerné lui répond : « une ou deux accélérations de une à deux minutes la veille ne me tueront pas... ». On voit ici combien sont mis en relation expérience du corps et planification des efforts. Le coureur s'appuie sur des expérimentations sensorielles antérieures pour deviner quelle dose de sollicitation lui sera nécessaire. Son expérience est synonyme de mémoire des sens. Il est d'ailleurs commun d'entendre cette association sur le terrain : « je me connais, je n'ai pas besoin de beaucoup de bornes pour marcher », « je ne suis peut-être plus aussi jeune mais je me connais bien », etc.

La mesure des capacités du corps est aussi synonyme d'une meilleure connaissance de celui-ci et donc, selon le cycliste de nos données, de palier la perte de force due au

vieillesse. A ce propos, les coureurs vantent ce qu'ils nomment « l'expérience ». Certaines personnes disent parfois surmonter une difficulté en course « à l'expérience », c'est à dire que le coureur réussirait à contenir la souffrance de l'instant en utilisant des ressources supplémentaires qu'il aurait amassées au fil de sa pratique. S'opposant au déploiement moins calculé des forces des jeunes coureurs, le coureur expérimenté ferait preuve de davantage de maîtrise et d'attention quant à sa dépense énergétique. Faisant preuve de sang-froid, cela se traduirait en situation de course par un évitement tant qu'il se peut des zones d'effort où la fatigue augmente de façon exponentielle. Ainsi, au lieu de répondre coup sur coup aux accélérations des autres coureurs, il préférera « monter à son rythme » pour rejoindre ces coureurs un peu plus loin, une fois le terrain devenu moins difficile pour lui. Il fait donc preuve d'une vraie expertise corporelle qui s'inscrit dans la logique d'optimisation générale des performances du corps sportif. Nous voyons ici combien la physiologie n'est pas l'unique facteur de la performance du corps et combien cette dernière est entrelacée avec d'autres facteurs moins objectifs comme le vécu des individus. La mesure du corps s'appuie sur l'objectivité des capteurs et/ou sur la subjectivité de la sensation.

Voici donc une caractéristique fondamentale de ce corps sportif : il est un corps posé à cheval entre deux conceptions contraires qui se rejoignent malgré tout dans l'amélioration du potentiel physique du sportif. La première tient de l'empirisme car elle considère que la connaissance de soi provient de l'expérience des sens. La deuxième, loin de rejeter la première malgré son orientation positiviste, l'inclut en proposant d'affiner ce « savoir corporel » à l'aide de mesures et calculs mathématiques. Le cycliste possède alors un corps « sur-naturé » (Queval, 2004), c'est à dire dont la perception se voit renforcée par le calcul de l'instrument. Arrêtons-là le détail de cette aspect de la mesure du corps. Je développerai un peu plus loin le rapport instrumental qu'entretient le cycliste avec une partie de son environnement. Retenons pour l'instant ce partage singulier du corps sportif entre appréciation empirique du corps et normalisation mathématique créée par l'instrument.

Pourtant, la mesure du corps du coureur ne saurait s'arrêter à cette seule dimension. Loin de s'appliquer aux données physiologiques, mécaniques et spatiales seules, la mesure de ce corps s'étend aussi à l'observation permanente de son apparence extérieure. Une observation méticuleuse du corps est appliquée à un autre niveau : celui de l'apparence

extérieure du coureur. C'est un corps qui affectionne une esthétique particulière et qui est également orientée vers l'optimisation du potentiel physique de l'individu. Ainsi, les coureurs évoquent souvent leur « affûtage », c'est à dire en particulier la saillie de leurs muscles inférieurs. La musculature se dessinant sous la peau d'un cycliste est considérée comme un indice majeur de la performance. En situation de course, c'est souvent un repère pour les coureurs qui devinent quels adversaires seront les prétendants les plus dangereux à la victoire. Avant la course ou lors d'entraînements, il est courant d'entendre des cyclistes dire « t'as vu X ? Il est affûté cette saison, il va faire du mal dans la catégorie ». La forme du corps est donc associée à une certaine efficacité. Nous reprendrons donc l'expression de Xavier Garnotel qui qualifie ce lien d'« esthétique fonctionnelle ». Le corps d'un coureur cycliste fait donc montre d'un certain « tranchant » aux yeux des autres, représentation visuelle d'une certaine menace lors de situations compétitives. Le corps se mue ainsi en un étendard de la performance, l'habit faisant le moine pour le coureur. De la même façon, le pédalage d'un individu témoigne aux yeux des autres cyclistes de ses capacités physiques. Ainsi, de par sa fluidité et sa rondeur, il devient le signe en course d'une grande aisance tandis qu'un pédalage moins harmonieux, plus « carré », exprime la fatigue d'un coureur. Bien sûr, les cyclistes jouent de ces considérations en simulant un pédalage difficile pour tromper l'adversaire ou au contraire tentent de maintenir un geste témoignant de facilité. Nous comprenons ici combien toutes les dimensions du corps sont harmonisées dans une tension vers la performance. Ses variables sont à tout moments prises en comptes et son apparence est mise en scène pour tirer profit de son environnement ; le corps est un moyen mais aussi une fin.

La forme incisive du corps est le fruit d'un travail au long cours. Affûtage rime avec une apparence du corps qui répond à certains codes. Minceur voire maigreux sont érigées en vertus, signes extérieurs d'un entraînement mené avec rigueur et assiduité. Au trait physique, le coureur attache une qualité morale. Cet état du corps est la conséquence d'une vie parfois ascétique, où sont rendus rares ou proscrits l'alcool, les excès alimentaires, et refrénées les passions du corps comme la sexualité. Si cela est moins vrai pour les niveaux les plus modestes, la contrainte est forte chez les coureurs qui désirent être les plus performants. A l'inverse, un corps en surpoids est souvent associé à un manque de courage et de sérieux. De la même façon que dans notre société, il sévit dans ce sport une tyrannie de la minceur qui existe jusqu'aux niveaux les plus modestes. Dans nos données, nous retrouvons cela sous la

forme de l'autodérision (« il faut le hisser en haut des bosses mon gros cul ») ou sous la forme de la moquerie (« sale temps pour les gros »). Chez les professionnels, cette mauvaise considération va plus loin : le surpoids peut-être jugé comme un manque de professionnalisme voire une faute. Un coureur colombien est ainsi régulièrement moqué par les médias et les coureurs pour ses kilos en trop. Toutefois, cette considération ne semble pas irréversible puisqu'une minceur acquise ou retrouvée entraîne la fin de ces moqueries voire un surplus de reconnaissance dans le cas d'une perte de poids importante. Un coureur, en fort surpoids l'année précédente, réussit à remporter une course difficile dans nos données. Il est très applaudi lors de la remise des récompenses et se voit félicité par le speaker pour son amaigrissement spectaculaire. La forme extérieure du corps apporte donc une certaine reconnaissance pour le coureur qui réussit à épouser les contours d'une certaine normativité.

La mesure du corps intervient d'une autre façon : on contrôle les entrées alimentaires de celui-ci. Beaucoup de cyclistes « font le métier », c'est à dire qu'ils incorporent à un entraînement régulier une hygiène de vie plus ou moins rigoureuse. En effet, elle permet aux sportifs de récupérer au mieux d'efforts parfois lourds à supporter pour l'organisme. Elle est aussi un moyen de conserver ou d'atteindre son « poids de forme », soulignant au passage un peu plus la prégnance de la « forme » sur le corps des cyclistes. La scrutation du corps dépasse les limites temporelles de l'entraînement et devient une préoccupation de tous les instants. Une nouvelle fois, le traitement du corps se trouve optimisé pour délivrer à l'avenir des efforts jugés satisfaisants par son propriétaire.

De plus, la recherche d'une certaine forme du corps passe aussi par le respect de certains codes d'apparence corporelle. Fait provoquant souvent l'étonnement des profanes et des boutades de leur part, les cyclistes se rasent les jambes. Lorsqu'on leur demande pourquoi, ils invoquent diverses raisons comme une meilleure cicatrisation de la peau en cas de chute ou une plus grande facilité pour le massage. Même si cela est vrai, le rasage des membres inférieurs répond aussi à une autre exigence : celui d'adopter une esthétique que respectent les cyclistes, compétiteurs en particulier. Ainsi, un coureur qui ne fait pas l'effort de se raser se voit tourné en dérision par ses coéquipiers : « alors ? Tu as perdu ton rasoir ? ». L'individu, en respectant ces codes hors du commun, s'inscrit dans la communauté sportive. Sa musculature transparaît facilement sous la peau glabre, signe extérieur supplémentaire d'affirmation de la

forme du corps. Le rasage est aussi une manière pour le cycliste de se focaliser encore davantage sur son corps. Effaçant sa pilosité, il juge d'une façon plus précise la forme de son corps (« je viens de me raser et j'ai l'impression d'être affûté ! »). Le terme « affûtage » est particulièrement bien approprié ici : le sportif "aiguise" son muscle comme on affûterait une lame pour lui donner du tranchant.

Le coureur entretient ainsi un vrai dialogue avec son corps : par la sollicitation, il le déstabilise, le poussant parfois dans ses retranchements, afin d'obtenir de lui une adaptation d'ampleur égale. Parallèlement à ce travail de perturbation, des apports calibrés lui sont assurés, rendant sa réponse d'autant plus positive. Or, tout cet effort de dosage de soi se déploie dans un contexte marqué par la démesure. C'est dans la nature de l'Homme de rechercher sans cesse ses limites et de fournir des efforts effrénés jusqu'à atteindre un point de rupture. Ce goût de l'expérimentation de la démesure est inscrit dans la nature du sport et le cyclisme fait figure de belle démonstration de ceci. Même s'il rend ses pratiquants enclins à une certaine comptabilité de soi, il les enjoint à l'inverse à fournir des efforts violents de longue voire très longue haleine. Ainsi, certaines épreuves peuvent se disputer pendant quatre, cinq ou six heures, ce qui impose une lourde charge de travail à l'organisme. L'entraînement n'est pas en reste : une dizaine d'heures de sport hebdomadaires sont une nécessité pour qui souhaite être compétitif. L'efficacité du cycliste augmentant et sa tolérance à la fatigue également, il se voit contraint de surcharger encore son organisme en volume et en intensité d'entraînement. Le corps du cycliste s'inscrit de cette manière dans une tension constante vers la démesure et dans une idée de progrès.

Certains traits de celui-ci le rapprochent du corps carnavalesque étudié par Bakhtine. En effet, c'est un « corps béant, dans le foisonnement, dans l'excès qu'il appelle sans se lasser » (Le Breton, 2013). Débordant de vitalité et toujours « en instance de transfiguration », il essaye de repousser sans cesse ses limites. A la recherche de ce dépassement de soi constant, le cycliste enchaîne les jours de course, multiplie les exercices intensifs autant qu'il le juge possible, au risque parfois de tomber dans une spirale de sur-entraînement. Il met en place une véritable ascèse fondée sur les exercices physiques et construit quotidiennement les limites de son corps. Cette contrainte appliquée au corps est aussi l'objet de mesures empiriques voire parfois chiffrées. Par l'utilisation de capteurs de fréquence cardiaque ou de puissance, il est

possible de cerner l'ampleur de l'impact qu'aura un exercice sur le corps et donc de deviner jusqu'où le stresser. Le corps, s'il est trop sollicité, répond alors de façon erratique aux injonctions du coureur. Ses variables biologiques en sont impactées, à l'image de la fréquence cardiaque qui ne peut plus atteindre ses plus hauts niveaux ; le coureur ressent fréquemment une grande saturation à l'effort. S'il nie cet état de surmenage du corps et continue de s'entraîner outre-mesure, il risque de se blesser. S'il décide d'écouter son corps et de se reposer, il voit les adaptations fonctionnelles de son corps décroître. Le cycliste a donc tout intérêt à éviter cette véritable combustion de soi (les cyclistes disent être « cramés ») en jugulant sa tension vers l'excès.

Un fait émerge particulièrement dans mes données quant à la conception qu'a le cycliste de son corps : il réduit souvent son corps à une partie de celui-ci. A la façon de la synecdoque, les membres inférieurs de l'individu sont la mesure du corps entier. Le terme « jambe » est ainsi un des termes que je rencontre le plus souvent dans mes notes. Une grande variété marque son utilisation (« des jambes de feu », « de bonnes jambes », « une mise en jambes ») et apporte une grande précision dans l'expression du ressenti. Via la métaphore, le coureur dispose d'une large palette d'images et de nuances pour exprimer la mesure qu'il effectue de son corps. Celles-ci semblent par ailleurs affecter grandement voire définir le moral du coureur. Assez souvent motif d'inquiétude, de « mauvaises jambes » sont souvent accompagnées dans notre recueil de données par une déception. Le coureur a l'impression parfois de s'enliser dans ses « mauvaises sensations », se disant « collé » à la route. Au contraire, de « bonnes jambes » sont synonyme d'entrain : « beau dénivelé avec une belle moyenne. Ça fait plaisir de retrouver les jambes et la forme (smiley) ». Cependant, la valeur accordée à ces sensations dépend de la temporalité dans laquelle elles sont rencontrées et du vécu du coureur. Prenons un exemple pour expliquer ce point. La veille d'une course, deux coureurs réalisent une séance de « déblocage » en prévision du lendemain ; tous deux sentent leurs jambes peu fatiguées ce jour-là. Pourtant, ces sensations similaires n'augurent pas la même chose pour les deux coureurs : le premier pense que cela est annonciateur d'une bonne forme pour le lendemain tandis que le second se montre plus dubitatif voire inquiet. Le deuxième point relève de l'expérience du coureur qui a constaté par le passé cette association entre forme la veille d'une course et fatigue le lendemain. Le coureur, à travers des entraînements ritualisés, cherche en son corps des indices quant à l'efficacité de son

fonctionnement prochain. Il est aussi à la recherche de points de passages qui installent son corps dans une spirale de la performance.

Le corps, même fortement rationalisé, dispose malgré tout d'une part incompressible d'imprévisibilité et toute la difficulté de l'entraînement réside donc dans la réduction la plus grande possible de cette incertitude. La mesure, empirique comme chiffrée, soutient le coureur dans son effort de se rendre maître de son corps. Par une observation constante à l'entraînement, il parvient à peser l'effet des sollicitations sur son organisme et à prévoir sa condition lors d'efforts prochains. Ce corps se construit donc progressivement sous le regard attentif de son propriétaire qui veille à lui appliquer une juste dose d'efforts selon sa condition. Mais en quoi consiste plus précisément cette construction ? Une autre caractéristique du corps émerge fortement de nos données : c'est un corps qui se façonne sur le modèle de la machine.

3.2. Un corps façonné sur le modèle de la machine

Le jargon cycliste est particulièrement riche en métaphores. Par des analogies, des nuances parfois très précises sont apportées au ressenti du corps : « des jambes en béton » évoquent la lourdeur caractéristique de ce matériau appliquée aux membres inférieurs, « piocher » décrit le pédalage saccadé d'un coureur fatigué, etc. Ces images souvent claires permettent d'illustrer la condition que traverse le coureur durant son effort, mais ce n'est pas tout : elles témoignent par ailleurs d'une vision mécanique du corps. Des mots appartenant souvent au champ lexical de la machine apparaissent très fréquemment dans les paroles et les écrits des sportifs. Commençons par faire un tour d'horizon du corps tel que le nomment les cyclistes.

Tout en bas du corps, le pied ne bénéficie pas d'appellation particulière, sinon remplacé dans le discours par la « chaussure » qui le recouvre. On lui accole souvent le statut de médiateur entre le corps à l'effort et la dépense plus ou moins prononcée des réserves énergétiques ; un coureur en forme « en a sous le pied » ou dans le cas contraire n'a « plus rien sous la chaussure ». L'analogie avec la pédale d'accélération de la voiture est claire

puisque le coureur décide, en appuyant sur celle-ci, de faire monter le régime d'effort de son corps. Un peu plus haut, les jambes font quant à elles l'objet de nombreuses discussions. Elles sont des « pistons » dans nos données ou « des bielles qui tombent dans l'huile » pour l'écrivain Michel Crépel, décrivant l'image légendaire de Jacques Anquetil réalisant l'exploit de remporter consécutivement le Dauphiné Libéré et Bordeaux-Paris. Nous retrouvons d'ailleurs à nouveau le champ lexical de la machine. Ces substituts au terme « jambes » permettent d'apporter des nuances à celles-ci. Des « poteaux » sont synonymes de membres larges et d'une grande force chez un coureur. Elles appartiennent souvent aux sprinteurs, aux « rouleurs », c'est à dire aux « grosses cuisses » du peloton, soulignant au passage un peu plus la relation étroite que noue le cycliste entre apparence extérieure et fonctionnalité du corps. Les coureurs les plus puissants et aux gabarits les plus imposants sont ainsi représentés. A l'inverse, les cyclistes aux corps plus fluets et moins musculeux disposent eux aussi de termes adaptés à leur morphologie. Leurs jambes sont des « brindilles », des « cure-dents » qui permettent à leur propriétaire d'être avantagé toutes les fois où la route s'élève. Toutefois, la situation s'inverse sur les parcours les moins escarpés et le cycliste rencontre alors souvent des difficultés. Ce n'est cependant pas un cas général, ce qui a provoqué l'étonnement d'un coureur de mes données face à la maigreur des mollets d'un professionnel : « où est-ce qu'il peut cacher autant de force dans des jambes aussi fines ? ». La forme des jambes témoignerait en effet des qualités intrinsèques d'un coureur pour les cyclistes, ce qui déciderait du potentiel de chacun dans différentes spécialités. Ainsi, discutant à l'entraînement avec un autre cycliste, celui-ci me dit : « je ne crois pas que tu sois un pur sprinteur. Tu as les mollets fins donc je pense que tu peux bien passer les bosses. ». Ainsi, ma morphologie me fait entrer immédiatement dans une catégorie particulière de coureurs.

La partie supérieure du corps bénéficie quant à elle de qualifications d'une autre nature. Si les membres inférieurs sont assimilés à des pièces mécaniques mettant directement en mouvement l'ensemble de la machine, le tronc de la personne contiendrait quant à lui davantage la "cylindrée" du corps. La partie ventrale n'étant pas l'objet de substitutions lexicales, elle ne semble pas revêtir pour les coureurs enquêtés une importance aussi grande que la poitrine. En effet, cette dernière fait l'objet de nombreuses appellations. Le mot « caisson » lui est ainsi souvent accolé, soulignant sa nature de coffre dans lequel se trouve le rouage essentiel du corps qu'est le cœur. Ce mot est souvent employé dans un contexte où l'on

parle d'un effort violent : un coureur conseille par exemple de se faire « sauter le caisson trois fois » avant de s'aligner au départ d'un contre-la-montre. C'est une expression relativement violente qui insiste sur le fait de rompre avec une certaine inertie corporelle ou, plus précisément, une tranquillité de la variable cardiaque. Le cœur semble s'apparenter à l'image du moteur et de sa cylindrée. Il dispose lui aussi d'un « régime » particulier dont le "pilote" doit apprendre à se servir pour optimiser sa consommation énergétique. Un coureur, trop aventureux à son goût lors d'une course, écrit ainsi : « je suis parti beaucoup trop vite pour essayer de revenir devant, je me suis mis en sur-régime pendant une heure, j'ai réussi à revenir mais je l'ai payé cash ! J'ai dû lever le pied un bon moment avant d'attendre un groupe peinarde, puis je me suis refais la cerise et j'ai bien terminé les deux dernières heures en roulant devant dans mon groupe. J'aurais du partir moins vite...encore une leçon ! ». La machine corporelle connaît ici des ratés. Ayant contracté une dette énergétique envers son corps à force d'efforts trop soutenus, il lui impose de diminuer sa consommation énergétique. Le corps du cycliste est donc une machine particulièrement fragile puisqu'elle ne lui accorde une certaine efficacité que dans la mesure où un contre-effort proportionnel poursuivra sa mise en danger. Il s'éloigne ici entièrement de la force de travail régulière et raisonnée que saurait produire une automobile par exemple. Le coureur est donc obligé de tirer une « leçon » de ses efforts afin de prévoir ce qui peut apparaître comme un cabrement corporel face une demande exagérée.

Enfin, le sommet du corps est représenté comme une partie du corps sportif dont la nature différencierait de la conception du reste du corps. C'est elle qui s'éloignerait le plus de la machine selon mes données. La tête est souvent nommée telle quelle et aurait un rôle de complément nécessaire au reste de la "machine corporelle". En effet, un coureur illustre cette dernière idée : « le tout c'est que le moral ne flanche pas, tu es prêt physiquement, il faut montrer maintenant que t'es aussi costaud dans la tête ! ». Le rôle de cette partie du corps ne s'arrête en effet pas à la seule dimension de pilotage du corps mais comprend aussi l'idée d'un supplément de force accordé au corps. En plus de faire preuve de la robustesse de son corps, le coureur doit faire montre d'un esprit inflexible face à la dureté de l'effort. Si le terme « tête » n'est pas directement substitué comme les autres termes du corps, il faut cependant noter la présence importante du mot « mental ». Ici, nous ne relevons pas d'analogie avec la machine ; le contenu est préféré au contenant. Ainsi, la tête constituerait selon mon analyse la

part irréductible d'humain chez le cycliste, dont le corps ne cesse d'essayer de se rapprocher du modèle de la machine. Tandis que le corps se conquiert dans une certaine mesure par l'entraînement, le « mental » apparaît être un bastion presque inexpugnable. Des coureurs possédant de fortes capacités physiques se trouveraient ainsi limités par une faiblesse psychique. Un coureur, à l'occasion d'une discussion à propos d'un jeune coureur du même club, me dit un jour : « tu sais où il est son problème ? Je vais te le dire moi : son problème il est là [il me montre sa tête]. Les jambes, il les a sans problème avec son entraînement mais c'est en haut que ça disjoncte. ». Le cycliste n'est donc pas une simple machine qui produirait mécaniquement le meilleur de ses capacités physiques à chaque fois qu'il le désirerait.

Le corps du coureur cycliste est ainsi séparé en deux pôles. Le premier concerne les capacités physiques du coureur et sont modelées sur le modèle de la machine par l'entraînement. Ses "rouages", qui sont respiratoires ou encore cardiaques, gagnent en effet en efficacité au fil des sollicitations. Le deuxième pôle, moins saisissable, concerne la psyché et sa résistance à la souffrance. Le coureur, au fil de la pratique, apprend à négocier avec son humanité l'accès à quelques niveaux supplémentaires de souffrance. Les coureurs disent d'ailleurs surmonter ces difficultés en faisant appel au « métier », c'est à dire à une somme d'expériences de la souffrance rencontrées jusqu'au moment de l'effort. Le coureur cycliste, à la recherche d'une rationalisation de ses variables corporelles entraîne ainsi la déshumanisation de son corps. Est-ce à dire que déshumanisation rime avec aliénation ? En effet, il semble qu'en creux du corps-machine du coureur se dévoile une question d'identité.

Cette amélioration des performances de l'enveloppe corporelle ne se fait, nous l'avons vu, qu'au prix d'une certaine déshumanisation du corps. Selon Le Breton, il s'agirait, par le travail de ses défauts, de « conférer au corps une dignité qu'il ne saurait avoir en restant simplement un organisme. ». Il explique aussi que dans le processus de construction de soi par l'entraînement entre la construction d'une identité. Le coureur, par la sculpture de ses capacités physiques, s'approprierait son corps ; la performance s'affirmerait comme un « médiateur identitaire » (Morhain, Proia, 2006). En effet, ce lien entre quête de la performance et construction identitaire apparaît souvent clairement dans mes données. Le cas de la blessure ou de la nécessité d'arrêter temporairement l'entraînement illustre très bien à mon sens cette dimension de définition de soi que comporte la recherche de la progression.

Arrêtons-nous-y un instant. Le cyclisme est un sport porté, c'est à dire qu'il présente l'avantage de ne pas soumettre le corps et en particulier ses articulations à de rudes épreuves comme le ferait la course à pied. En dehors des chocs de la route que transmet la selle du vélo, le coureur ne subit pas de chocs réguliers. A moins d'opter trop souvent pour de grands rapports de vitesses, de « tirer d'énormes braquets », le cycliste connaît en général peu de blessures en comparaison avec d'autres sportifs comme les footballeurs qui peuvent en connaître souvent. En revanche, de sérieuses blessures peuvent être causées par des chutes. Ainsi, certains coureurs de nos données ont souffert de traumatismes crâniens ou, blessure moins grave parmi plus fréquente, d'une rupture de la clavicule. Le coureur est donc contraint de cesser son entraînement pendant une période plus ou moins longue suivant la gravité de son état, ce qui est très souvent mal vécu. En effet, l'arrêt soudain de l'entraînement est difficilement envisagé et nombreux sont les sportifs qui outrepassent les précautions des médecins. Un coureur dont la clavicule est brisée à la suite d'une chute en course reprend ainsi son entraînement dans nos données et ce presque immédiatement après sa blessure. Ne pouvant tenir son guidon, il réalise des séances de « home-trainer », c'est à dire de vélo à l'intérieur, posé sur un support ; il n'a plus besoin de ses mains et se tient appuyé sur la selle uniquement. Le coureur ressent en effet l'urgence de la pratique par peur de voir son potentiel physique s'effondrer. Lorsqu'il est strictement impossible de pratiquer un quelconque entraînement, les coureurs disent « ne plus savoir où [ils] en sont », « être au fond du trou » et éprouvent de la frustration face à l'impossibilité de produire des efforts et au sentiment de perdre les adaptations durement gagnées à l'entraînement. Le coureur que j'évoquais un peu plus haut se demandait ainsi s'il serait capable de retrouver le niveau qu'il avait auparavant, « parce qu'[il] marchai[t] à ce moment-là ». Le témoignage de cette personne semble souligner qu'avec la construction du corps se fait la construction d'une identité. En effet, la blessure vient frapper le coureur plus profondément que l'apparence de son corps ne pourrait le montrer : se blesser, ne plus pouvoir s'entraîner, serait ressenti comme une meurtrissure identitaire. Le coureur se voit obligé d'interrompre son processus de construction de soi : l'arrêt de l'entraînement est vécu comme une perte de contact avec le corps, parfois irrémédiable à cause du vieillissement de celui-ci pour les coureurs les plus âgés. Le coureur est dessaisi de son corps qui ne peut répondre aux sollicitations habituelles.

D'une nature similaire à la douleur et la souffrance puisque les comportant, elle partage le même partage en deux temporalités. Elle est en effet synchronique puisqu'elle consiste d'abord en un choc violent qui provoque des lésions. Elle entre par la suite, en se muant très vite en une réelle meurtrissure qui se prolonge dans le temps, à la sphère de la diachronie. Le coureur, se voyant diminué et ayant le sentiment d'une régression constante, traverserait cette épreuve comme une périclitiation identitaire. Le corps-machine, profondément abîmé, perdrait de sa robustesse et céderait la place à une entité qu'il faut reconstruire. Toutefois, il est nécessaire de dissocier blessure et arrêt volontaire de l'entraînement. Quand le premier est difficile à vivre, le second peut au contraire être ressenti comme une nécessité. Par exemple, les mois d'octobre et de novembre sont souvent vécus par les coureurs comme des moments de désaturation. La saison compétitive s'achevant fin-septembre, l'arrêt de l'entraînement ne s'accompagne pas forcément d'une souffrance identitaire. Au contraire, elle est souvent vécue comme une partie intégrante de l'entraînement annuel, à l'image des autres cycles d'entraînement. Les coureurs disent alors être « en coupure de saison ». L'édification de l'identité par la tension vers la performance entre donc dans un cadre d'entraînement, c'est à dire dans une construction de soi planifiée tout au long de l'année. Elle est donc changeante et est impactée de différentes manières suivant l'étape de construction du corps traversée. Ainsi, l'arrêt forcé d'un corps à l'apogée de ses capacités physiques entraîne de l'amertume tandis qu'il sera moins douloureusement vécu à l'intersaison.

L'identité que construit le cycliste enchevêtre par ailleurs divers éléments. En effet, elle se modèle au sein de la communauté cycliste, c'est à dire qu'elle s'approprie certains de ses traits à son contact. L'exemple du rasage des jambes des coureurs est illustrateur puisqu'il montre que le coureur se conforme à certains codes d'apparence extérieure. La culture ambiante s'incorpore dans le cycliste et (con)forme son corps. Par le partage de principes d'entraînement au sein de la communauté, le coureur applique à son corps un savoir qui lui permet d'élaborer ce que Marcel Mauss nomme des « techniques du corps ». A l'image du crawl en natation, le cycliste déploie diverses techniques corporelles suivant l'environnement auquel il se confronte : il se mettra debout sur les pédales dans une côte, adoptera une position offrant une prise au vent la plus faible possible lorsqu'il faudra rouler vite, placera les mains au fond de son guidon pour sprinter, etc. Chacun de ses gestes allie en effet une certaine

efficacité à une technique. Le choix d'une technique corporelle répond ainsi à l'exigence de mobilité du terrain pour le coureur. Chacune d'elles existe en dehors du coureur, en tant que modèle standard de la performance dans un contexte spécifique. Elle est ainsi une forme générale que le sportif essaye d'acquérir puis d'améliorer par l'entraînement. La modélisation personnelle de ces techniques du corps fait ainsi naître des « styles » de coureurs. Certains coureurs se définissent alors comme « grimpeurs », « rouleurs », « sprinteurs », etc. suivant la répartition de leurs qualités physique. L'efficacité de la technique du corps devient donc un facteur de définition de soi aux yeux du coureur et de ses vis-à-vis. Au-delà du niveau amateur, cette catégorisation identitaire est d'ailleurs d'autant plus présente comme nous le précisait le coureur professionnel avec lequel je me suis entretenu. Entrant dans le monde professionnel, le directeur de l'équipe qu'il venait d'intégrer lui demande : « qu'est-ce que tu sais faire sur un vélo ? ». Un peu déstabilisé par la question, il dit lui avoir répondu : « je sais un peu tout faire, je n'ai pas vraiment de spécialité », ce à quoi il se vit répondre que « chez les professionnels, ça ne marche pas comme ça. Tu apprends à faire un truc et tu restes dans ce truc. ». La définition de son identité de cycliste aurait donc connu un rétrécissement soudain par cette spécialisation, la technique du corps étant devenue la référence principale. Nous pouvons voir ici une autre forme de déshumanisation du corps du coureur, considérant une partie du coureur pour le tout. De plus, ce coureur semblait ressentir cette réification : « un cycliste professionnel, c'est comme un citron : tu presses, tu presses, ... jusqu'à qu'il n'y ait plus de jus. ».

Les techniques du corps, rouages d'efficacité physique et d'identité, forment une passerelle entre le monde et l'individu (Loudcher, 2011). Liens entre le corps machine de la performance et son environnement mobile, elles engendrent un rapport original au corps. Chercheur étudiant l'adéquation entre le concept de technique du corps et les activités physiques et sportives, Loudcher écrit ainsi : « Il ne s'agit plus de privilégier sa force au détriment de l'utilisation technique ou bien de manipuler de façon « efficace » un objet, mais de faire de son corps un outil et/ou un objet esthétique comme en escrime, en équitation en danse, etc. ». Dans notre cas, le corps semble allier fonctionnalité et esthétique. Garnotel, dans son ethnologie du cyclisme, précise ce rapprochement : « l'esthétique corporelle du peloton est indissociable de l'esthétique fonctionnelle : ce qui est beau est efficace et ce qui est efficace finit par prendre une valeur esthétique. Même un « bourrin » terriblement efficace

finit par avoir son style et sa reconnaissance. ». Cette association est illustrée par un commentaire Strava dans nos données : « Continue à ne rien lâcher... Avec ta classe sur le vélo, ça va payer et je crois que nous allons avoir de belles surprises avec toi. ». Ici se produit un renversement de la logique : c'est la « classe » qui augure de futures performances au lieu de l'inverse, c'est à dire de l'obtention d'une certaine reconnaissance grâce aux résultats du coureur. Les techniques du corps se trouvent ainsi maillées d'efficacité et d'esthétique, ne complexifiant que davantage la question de l'identité du coureur.

Élément esthétique par excellence, l'habit du coureur possède lui aussi une incidence sur son identité. Plus précisément, il mobilise un sentiment d'appartenance : par l'affichage d'un maillot, les coureurs sont les étendards des associations sportives auxquelles ils appartiennent. A l'entraînement comme en course, il s'agit d'un repère fixe au milieu du mouvement pour les coureurs et de la représentation ponctuelle d'une identité collective. Les coureurs disent en effet « montrer le maillot » pour signifier qu'ils exercent une emprise sur la course au nom de leur association. L'identité individuelle s'élabore de cette manière au milieu d'une identité collective et s'efface en théorie au profit de cette dernière. Ainsi, des règles implicites existent entre les mêmes coureurs d'une équipe : « on ne se roule pas dessus », signifiant qu'un coureur au sein du peloton ne doit pas ramener celui-ci sur un coureur équipier placé dans une échappée, « on se relaie », « on se replace », etc. Le coureur entre donc dans une négociation avec ses vis-à-vis quant à la place qui est adjugée à sa personne sur le terrain. Cette collaboration n'est d'ailleurs pas systématique et il arrive parfois que des coureurs vêtus du même maillot se « roulent dessus », ce qui est bien sûr peu souvent apprécié par les coureurs comme par les encadrants des associations. A l'inverse, lorsque qu'un « rituel de l'alliance et de la pacification » (Mauss utilise cette expression dans son Essai sur le don) est installé entre des équipiers, ceux-ci tentent d'harmoniser leurs techniques corporelles. Durant certaines courses que j'ai disputées, on m'attribuait ainsi le rôle de « sprinteur » de l'équipe, tandis que nous confions à un autre coéquipier, plus à l'aise en terrain accidenté, le rôle de terminer au plus haut du classement du « meilleur grimpeur ». Nous attribuons ainsi une identité particulière à chacun, comprenant à l'instar des professionnel une spécialisation de soi.

L'identité du cycliste, affilié à un club dans le cas de notre étude, comprend donc une part d'identité collective puisqu'il est littéralement un « membre » de son association. Un sentiment d'appartenance est souvent ressenti par les coureurs, même si ce n'est pas toujours le cas car certains coureurs ne s'impliquent pas ou peu dans le club (le terme de « mercenaire » est parfois employé pour souligner ce qui peut être considéré comme de l'opportunisme). Pourtant, l'identité du cycliste ne s'arrête pas là puisqu'elle est aussi formée de certaines valeurs. En effet, nos données sont traversées par celles-ci. Les cyclistes évoquent de nombreuses fois la « bravoure », le « courage » et la « détermination ». Sur le réseau social Strava, ils se félicitent souvent d'avoir traversé des efforts difficiles. Un coureur dit ainsi : « ta bravoure/détermination/folie m'a presque donné la larme à l'œil quand j'ai vu que tu continuais après cette chute ». Cette association entre folie et courage est assez commune : « les gars ont du courage quand tu les vois monter à bloc et descendre sans arrêt la même côte. Ils se mettent dans des états, de vrais malades... ». Il semble d'ailleurs qu'elle soit très souvent accolée à la démesure dans l'effort. Le coureur doit donc faire preuve de ce « courage », élément constitutif de son identité de cycliste. Peut-être pouvons-nous faire ici un lien avec le « métier » qu'évoquent certains coureurs ; le sportif apprendrait ainsi, de par l'expérience qu'il a collectée, à soutenir davantage sa souffrance dans le temps.

L'identité n'est donc pas figée une fois pour toute. L'exemple de l'apprentissage du « métier » de coureur nous montre combien elle est en instance d'évolution tout au long de la pratique. D'autres valeurs telles que la rigueur, la persévérance et la patience dans l'entraînement se rencontrent souvent dans mes données. Le « sérieux » est érigé en vertu et ne manque pas d'être souligné lors de performances réalisées : « Et voilà Romain ton sérieux a fini par payer et je suis sûr que tu nous réserves encore de belles surprises. ». Plus qu'un simple investissement, le « sérieux » est un gage de professionnalisme même chez l'amateur. Le coureur fait preuve de maîtrise sur son corps, ne cédant pas à ses moindres caprices. Il est dompté par une volonté de fer, le « mental », l'autorisant à espérer atteindre les objectifs qu'il s'est fixés. Le corps tend de nouveau vers la placidité de la machine afin de pouvoir fournir lorsque cela sera nécessaire le meilleur rendement possible. Ce corps sportif est donc à la fois travaillé pour acquérir une certaine implacabilité physique, libérée d'émotions parasites, et guidé par un réel code moral du coureur, venant étayer la fragilité de sa pensée face à la rudesse de l'effort. Dans sa tension vers la déshumanisation du corps, le coureur essaye de

faire taire ses pulsions mais se confronte toujours à des limites mentales et physiques. D'ailleurs, cela provoque de la frustration chez certains de nos coureurs : « quand même je suis un petit peu déçu. Déjà au début de 2ème col j'ai dû lâcher et ça c'était trop tôt, mais les jambes étaient bloquées. ». L'identité du coureur se trouve donc prise dans ce paradoxe du corps à la fois machine et humain.

Un autre de ces paradoxes est assez intéressant à remarquer au sujet de ce que les cyclistes nomment le « panache ». Synonyme de grandeur et d'audace dans l'action, il qualifie le comportement de certains coureurs qui n'hésitent pas à tenter de véritables exploits pour obtenir la victoire. Ainsi, un cycliste pourra essayer de gagner une course « seul en tête » ou répéter de nombreuses attaques pour faire plier ses adversaires. On dit alors que la victoire se fait « avec la manière », « avec brio », « avec éclat », Chez les professionnels, les courses peuvent parfois rendre très ennuyeuses à cause de l'utilisation d'oreillettes. Les directeurs sportifs attendent donc souvent les derniers kilomètres pour demander à leurs coureurs de lancer des attaques. Artificialisant les courses, les coureurs peuvent sembler alors n'être que des robots, dépourvus d'initiative personnelle. Pourtant, certains coureurs professionnels conservent une attitude de prise de risques face à l'apparition de schémas de courses très calculés et prévisibles. Au niveau amateur, lors de discussions entre coureurs, les tactiques les plus mécaniques et moins risquées ne sont pas appréciées autant que l'audace au péril de la victoire. La grande équipe britannique Sky est ainsi l'objet de critiques fréquentes pour son approche du cyclisme extrêmement rationnelle, à la recherche de « gains marginaux ». A l'inverse, dans nos données, un coureur félicite un professionnel ayant réussi à obtenir une victoire « de prestige », au terme d'une très longue échappée solitaire : « TOP ! Le retour du panache et de la prise de risques, ça nous change des tristes courses de côtes habituelles. ». C'est ici que surgit un paradoxe chez le coureur amateur : désirant transformer son corps en une machine et ne cessant de mesurer ses variables pour prévoir la performance, il n'apprécie en général pas une vision programmée et strictement mécanique du déroulement de la course. Dès lors, il semblerait que l'utilisation du corps soit le domaine de l'humain tandis que ce qui ressort de sa physiologie soit de celui du corps-machine. Peut-être pouvons-nous voir dans cet antagonisme une ultime résistance du corps contre une rationalisation sans cesse poussée plus avant. Nous retrouvons d'ailleurs ce rejet chez certains coureurs qui disent « ne pas se prendre la tête » et se fier davantage « aux sensations ». Pour le cycliste, il s'agit donc de faire de son

corps une machine de la performance dont il déploiera les capacités dans un environnement humain.

3.3. La conformation du corps à la machine

Si le corps est marqué par une complexité vertigineuse, le vélo possède lui aussi, même s'il n'est en rien comparable, une certaine technicité de conception. Il combine de nombreuses pièces qui, tel le dérailleur, réduisent les contraintes imposées par l'environnement spatial. Pensé pour être toujours plus aérodynamique et plus léger, il a connu de grandes évolutions depuis sa première conception et a ainsi vu la matière de ses composants changer au fil du temps. L'aluminium s'est substitué à l'acier qui est lui-même de nos jours remplacé par le carbone, matière aussi rigide que l'aluminium mais plus légère. Si nous observions les vélos d'il y a seulement dix ans, nous constaterions presque un gouffre technologique. De nouveaux modèles sont apparus avec le temps comme le vélo de contre-la-montre dans les années 1980 et la position en appui sur les avant-bras qu'il autorise. Le cyclisme entrainait alors dans une ère de mesure et d'optimisation grandissante de la performance : les roues lenticulaires sont nées (roues sans rayons, "pleines"), les roues "à bâtons" aussi (roues à quatre rayons),

Quelle place pour le corps dans un univers caractérisé par une rapide évolution de la technologie ? Car le corps lui ne change pas en si peu de temps. Cette évolution technologique se réalise donc à sa mesure, lui accordant ainsi la place centrale. Au-delà des considérations technologiques, le vélo offre au coureur un ressenti du monde totalement original, où le toucher du sol par le corps cède la place à l'équilibre sur la machine et à la transmission du contact avec lui par l'intermédiaire du vélo. La gestuelle de déplacement en est elle-même modifiée : le pas est désormais remplacé par le pédalage, une activité qui n'est pas naturelle pour notre corps. En enfourchant son vélo, le coureur entre alors dans un rapport à soi particulier mais aussi dans un rapport instrumental. Mais peut-on réellement parler d'instrument au sujet du vélo ? Ne pourrait-on pas utiliser le terme d'outil à sa place ?

Commençons par étudier cette question en expliquant ce qui fait la différence entre ces deux concepts.

Qu'est-ce qu'un outil ? Selon Eric Bruillard, celui-ci est un objet caractérisé par son aspect manuel et son application « concrète » ; son rôle serait d'agir sur la matière. Simondon complète cette définition : « un objet technique qui permet de prolonger et d'armer le corps pour accomplir un geste ». Le marteau est ainsi un outil car il est un « effecteur » (Bruillard, 1997), c'est à dire qu'il exerce une action, qu'il façonne. L'instrument quant à lui est caractérisé par une utilisation plus abstraite. Il est en effet un « capteur » plutôt qu'un « effecteur » (Bruillard, 1997) : prélevant de l'information, il renseigne son utilisateur. Il comporte une certaine précision que l'on n'exige pas de l'outil. Par ailleurs, et c'est une différence avec l'outil pour Rabardel, l'instrument comporte une part subjective car il demande une appropriation par son utilisateur, tandis que l'outil est caractérisé par la neutralité. L'instrument est aussi marqué par une certaine flexibilité puisqu'il évolue avec le temps et face aux situations rencontrées. Simondon nous apporte de nouveau un éclairage quant à ses propriétés fondamentales : « [on entend] par instrument l'objet technique qui permet de prolonger et d'adapter le corps pour obtenir une meilleure perception : l'instrument est outil de perception. ». L'instrument n'exclut donc pas forcément l'outil, comme l'explique un peu plus loin ce même chercheur : « certains objets techniques sont à la fois des outils et des instruments, mais on peut les dénommer outils ou instruments selon la prédominance de la fonction active ou de la fonction perceptive ».

Dès lors, le vélo du coureur est-il un outil ou un instrument ? C'est une question difficile à trancher. Il présente en effet des caractéristiques de l'un et de l'autre. D'une part, il est un outil car il prolonge le corps pour l'accomplissement d'un geste. D'autre part, il est un instrument car il le prolonge et l'adapte pour obtenir pour obtenir une meilleure perception. A ce dernier sujet, on peut faire référence aux coureurs qui recherchent certains ressentis retransmis par leur machine comme la « rigidité des roues » ou la « nervosité du cadre ». Essayons de dégager la « prédominance » qu'évoque Simondon : objet technique, le vélo a pour but de permettre l'accomplissement du meilleur geste possible tout en renseignant le sportif de la meilleure façon qu'il soit quant à son environnement spatial. Cependant, la vocation première du vélo est d'autoriser un déplacement à grande vitesse, ce qui le range

davantage du côté de l'effecteur plutôt que du capteur. Le vélo serait donc un outil ? Nous ne le pensons pas car le qualifier ainsi lui ôterait la complexité et la technicité qui le caractérisent. De plus, cela reviendrait aussi à oublier la dimension d'appropriation de celui-ci par le coureur et son corps ; le sujet élabore son objet en achetant de nouvelles pièces, soulignant au passage la flexibilité de construction de l'objet technique face à de nouvelles situations (« j'ai acheté des roues à jantes hautes pour le plat »). Par ailleurs, la présence importante des capteurs de vitesse, de position GPS, de cadence ou de puissance sur le vélo d'aujourd'hui le rapproche toujours plus de l'instrument puisqu'ils renseignent l'individu quant à l'espace qui l'entoure et à son déplacement dans celui-ci.

Malgré la dominance de son action d'effecteur, nous rapprochons davantage le vélo de l'instrument que de l'outil. Le cycliste, dans une certaine mesure, délègue donc sa performance aux instruments. Ceux-ci viennent d'une part suppléer son rendement athlétique par les qualités de sa monture mécanique et d'autre part affiner et/ou détromper son ressenti de lui-même (par les capteurs de fréquence cardiaque et de puissance notamment). Objet central, le vélo est l'opérateur de la performance par excellence à qui est attribué le rôle de permettre au coureur d'exprimer pleinement toute son "expertise corporelle". Sa légèreté, son profilage et son bon état sont des facteurs importants de la performance du coureur. A l'image du corps, il fait l'objet d'un entretien régulier et connaît des évolutions dans sa forme. Ainsi, corps et machine peuvent progresser parallèlement, l'un par l'entraînement, l'autre par l'ajout ou le remplacement de pièces. Cependant, ces deux entités ne sont rien sans avoir réussi à s'harmoniser l'une et l'autre pour exprimer les capacités de chacune (« le vélo est bien beau mais maintenant il faut pédaler ! »). Le coureur cycliste entretient donc un rapport instrumental avec sa machine mais se voit à son tour instrumenté par elle. Attachons-nous donc à présent à décrire davantage le couple que forment le corps et la machine.

Le corps du coureur est un corps plié par la machine. Il est en effet aligné sur celle-ci au sens où l'entendait Linhart, c'est à dire déformé par les exigences d'un travail répétitif comme le travail à la chaîne au début du vingtième siècle. Le corps se façonne de la même manière que celui de l'ouvrier face à « l'établi », faisant apparaître des adaptations propres au maintien d'une certaine posture et à l'exécution de mêmes gestes : la musculature dorsale du coureur se renforce ainsi que celle de ses membres inférieurs, les triceps de ses bras se

gagent, etc.. Le corps prend ainsi la marque des sollicitations qu'on lui impose. Toutefois, il reste traité avec indulgence contrairement au travail à la chaîne et ne voit généralement pas de pathologies naître de cette utilisation effrénée. Dans le cas contraire, le corps rompt et interrompt l'effort du coureur plus ou moins durablement. L'effort qu'exige l'exercice du contre-la-montre est particulièrement illustrateur de l'emprise de la machine sur le corps. Le corps, machine de la performance, doit alors réussir à épouser au mieux les contours de son objet technique afin de ne pas occasionner des déperditions d'énergie. Marc Madiot, directeur de l'équipe professionnelle FDJ, surnomma ainsi Bradley Wiggins, un des meilleurs coureurs dans cet exercice chronométré, « pas un pet' de jeu ». L'image est claire : l'actuel détenteur du record de l'heure parviendrait à une adéquation telle avec la machine qu'il aurait réussi à effacer les mouvements parasites naissant avec l'apparition de la souffrance. L'atteinte de cette grande efficacité du couple corps-machine est souvent préparée par des tests en soufflerie où l'on teste l'impact d'une position sur le déplacement dans l'air. La conformation du corps à la machine est donc l'objet d'un entraînement, éclairant le fait que le corps du coureur soit un corps qui certes agit sur la machine mais qui se voit lui-même remodelé par celle-ci.

Corps et machine doivent donc parvenir à un compromis pour exprimer la potentialité de chacun. La machine devient une extension du corps et transforme l'énergie que produit le coureur en mouvement. On pourrait d'ailleurs presque parler d'orthèse au sujet du vélo car il renforce le corps d'une certaine façon. Il entre, à l'instar des parties du corps, dans le domaine des sensations. Ainsi, un coureur dit ressentir « de bonnes sensations » sur son nouveau vélo, disant même : « quand je l'aurai entre les jambes, ça va être une tuerie. ». Le vélo, extension de soi, devient presque un de ses constituants. Toutefois, certains coureurs semblent penser qu'il y a un prix à payer pour pouvoir apprécier l'efficacité du matériel. A la question « alors ce nouveau vélo ? », un coureur répond « Difficile à dire quand la forme n'est pas optimale et que le dérailleur n'est pas au top. Avis mitigé, il est beau déjà ! ». Le coureur aurait donc besoin d'avoir déjà hissé assez haut son potentiel physique pour pouvoir jauger le matériel avec lequel il prétend s'harmoniser. De nouveau, à l'image d'un instrument de musique, le corps est à la recherche d'un accord avec sa machine. Quelques coureurs ont dans cet esprit réalisé une « étude posturale » pour trouver une position, via la mesure des côtes du coureur, qui allierait confort, bonne pénétration dans l'air et pleine expression des capacités physiques. Pour un de nos enquêtés, cela ne fut pas couronné de succès et il préféra accorder son

instrument à l'aune de ses sensations. Encore une fois, nous retrouvons le corps pris dans ce conflit entre mesure et appréciation empiriste.

S'il y a adéquation entre corps et machine, elle n'oblitére cependant pas l'adéquation qui doit exister entre couple corps-machine et espace. En effet, un coureur très bien installé sur un vélo en fonte rencontrera certainement des difficultés lorsque la route s'élèvera à cause de son poids. De la même façon, un contre-la-montre disputé en côte et sur le plat ne voient pas le déploiement du même matériel. Alors que des équipements très aérodynamiques seront favorisés en terrain plat, les mêmes épreuves en côte voient l'utilisation de vélos standards, sans ajouts d'équipements spécifiques. Cela tient au changement de nature de la difficulté : le vent est l'ennemi principal sur le plat tandis qu'il cède sa place à la gravité lorsque la route devient pentue. Le couple corps-machine doit donc à son tour se plier aux exigences du terrain. Cette situation fut d'ailleurs particulièrement illustrée lors d'une course par étapes que j'ai disputé cette année. La première étape était constituée en effet par un court contre-la-montre de six kilomètres sur un terrain vallonné. Dans mon équipe, un coureur est en proie à l'hésitation quant au matériel qu'il va utiliser sur son vélo et me dit ainsi : « t'es sûr que tu veux mettre les jantes hautes aujourd'hui ? Ça va être chaud à emmener dans les bosses... ». Une petite explication s'impose pour ceux qui ne connaissent pas le cyclisme : des roues à jantes hautes sont des roues qui possèdent une grande inertie de par leur forme. Elles sont utiles sur les terrains plats car elles permettent de conserver une grande vitesse plus longtemps que si elles étaient munies de jantes basses. En revanche, cette inertie est une difficulté dans les côtes, où l'on préférera des roues à jantes basses, plus « nerveuses ». Mon coéquipier, face au terrain pentu, me déconseille donc dans un premier temps de repenser mon équipement. Pourtant, quelques minutes plus tard alors que je reviens de mon échauffement, il change d'avis : « finalement, j'ai vu que c'était quand même assez roulant donc tu devrais les garder. J'ai même vu des gars avec des roues pleines. ». Il s'agit donc ici de trouver le juste compromis entre corps, machine et terrain. L'objet technique devient dans ce contexte une condition de la performance et on s'en remet d'une part à lui pour optimiser l'effort du corps. Le cas du coureur que je viens d'évoquer illustre parfaitement cette délégation à l'objet : le matin de la course, alors que nous nous préparons à nous rendre sur ses lieux, il se rend compte que le « boyau » de sa roue à jante haute est percé. Cette course étant son « objectif de la saison » selon ses mots, il se sent brusquement abattu : « sans ma Easton, je ne pourrai rien

faire face à B... et son vélo de contre-la-montre... ». La place des objets entre les coureurs prend toute son importance dans l'exercice chronométré et ne pouvoir faire preuve d'une adéquation optimale entre corps, machine et terrain revient à s'exclure des meilleurs.

Conclusion

Les caractéristiques du corps du coureur cycliste sont donc assez particulières. Même s'il partage avec d'autres sports ce goût exacerbé pour la mesure de soi et de ses variables corporelles, il se distingue tout particulièrement par le rapport instrumental qu'il entretient avec son environnement. Lui-même est travaillé pour devenir une machine de la performance. Ce corps sportif est un corps stoïque : par la répression des pulsions du corps, il recherche un supplément d'âme par la quête de la performance et place son corps en instance perpétuelle de transfiguration. Il mêle à la construction de soi construction d'une identité de cycliste, faite de valeurs et de références communes. Le courage, la rigueur et la patience sont érigées en vertus cardinales du sportif qui doit réussir à les "incorporer" pour créer son identité. La perte de contact avec le corps par la blessure illustre au contraire la perte d'une part de cette identité : ne plus s'entraîner, c'est interrompre partiellement son existence au sein de la communauté. Le corps doit donc réussir à être déshumanisé, déformé par l'entraînement jusqu'à une certaine limite. C'est dans cet espace qu'il s'efforce d'épouser les contours d'une réelle machine : le vélo. Machine et corps-machine sont exigeants l'un envers l'autre : le corps essaye de pleinement déployer ses capacités physiques tandis que l'instrument ne le lui accorde qu'à condition qu'il se soit au préalable plié à sa forme. Une fois arrivé à un compromis, un couple corps-machine efficace naît et permet au coureur de progresser généralement et tout particulièrement dans l'exercice de contre-la-montre, où la dimension instrumentale prend de l'ampleur.

A la suite de mon étude sur la souffrance, voici donc les résultats vers lesquels m'a guidé la méthode ethnographique par participation observante. L'ajout d'entretiens s'est révélé très fructueux en termes de résultats obtenus mais aussi en ce qui concerne sa confrontation avec le reste de la méthodologie. Ils m'ont en effet permis de prendre conscience que j'avais fait mienne une méthode de recueil de données au départ contrainte, qui me semblait loin d'être idéale mais dont j'avais pris l'habitude pour finalement préférer cette dernière. D'autres approfondissements méthodologiques sont apparus, à l'image de la prégnance toujours très importante de la mobilité et de sa présence permanente pour le coureur-chercheur, ne pouvant interrompre son entraînement pour payer le prix de sa place sur le terrain. Enfin, j'ai essayé de

disséquer l'impact de mon intervention sur le terrain grâce au concept de médiation pour élaborer finalement un cadre d'analyse de la pratique compétitive du cyclisme.

Cette étude du cyclisme a ainsi bouleversé mon approche de ce sport. Il se comporte comme une société en miniature et est animé par des intérêts divers (de pouvoir, de reconnaissance, financiers, ...). C'est pour cela qu'il est à mes yeux un terrain de recherche fantastique pour les sciences humaines. Elles ne s'intéressent pourtant que peu à lui et cèdent souvent leur place à la biologie, la biomécanique et la physiologie. Dans l'optique de l'amélioration des performances d'un athlète, celles-ci sont bien évidemment cruciales, d'autant plus que le cyclisme fait la part belle à de très solides capacités physiques en comparaison des capacités techniques que ce sport requiert. Or, il ne s'arrête pas là comme nous l'avons vu plus tôt : le corps-machine est avant tout un corps et une forte dimension humaine caractérise ce sport. Ainsi, un coureur favori pour le Tour de France doit aussi apprendre à gérer la pression médiatique qui repose sur ses épaules et il n'est pas rare de voir des porteurs du maillot jaune s'écrouler face aux exigences élevées du public. L'ethnographie arrive donc au secours des entraîneurs en démêlant ce qui se passe sur le terrain et qui échappe à l'implacabilité du calcul. Le corps n'est pas un parfait métronome et se voile, à l'instar du cyclisme, d'une part d'insaisissable et d'imprévisible. C'est tout l'art du cycliste d'apprendre à négocier avec cette incertitude. En cela, recherche ethnographique et cyclisme partagent les mêmes modalités : chercheur comme cycliste doivent faire preuve d'application, de persévérance et de goût de l'effort face à l'inconnu qui se présente parfois devant eux. Le contact avec l'altérité leur permet d'apprendre d'eux-mêmes et de l'impact des actions qu'ils entreprennent sur leur environnement. Finalement, bien plus qu'une simple méthodologie, l'ethnographie est une échappée au long cours sur les routes de l'humain.

Références bibliographiques

BEAUD Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'« entretien ethnographique » », *Politix* 1996 (n°35), p. 226-257.

BECKER Howard, *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, « Grands Repères Guides », 2002, 360 p.

BRUILLARD Eric, « L'ordinateur à l'école : de l'outil à l'instrument », *Sciences et Techniques Éducatives* 1997, p.99-118

CAILLÉ Alain, « Jouer/donner/s'adonner », *Revue du MAUSS* 2015/1 (n° 45), p. 231-254.
DOI 10.3917/rdm.045.0231

CHOUINARD Isabelle, LENOIR Yves, COUTURIER Yves, « Pratique de médiation ou pratique médiatrice ? La médiation comme cadre d'analyse de la pratique professionnelle des travailleurs sociaux », *Nouvelles pratiques sociales* 2009 (n°2), p. 31-45.

DETREZ Christine, *La construction sociale du corps*, Paris, Points, 2002/10, 257 p.

GARNOTEL Xavier, *Le peloton cycliste : ethnologie d'une culture sportive*, Paris, L'Harmattan, « Espaces et temps du sport », 2009, 254 p.

LE BRETON David, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2013/9, 331 p.

LEVI-STRAUSS Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, « Agora », 1990/6, 352 p.

LOUDCHER Jean-François, « Limites et perspectives de la notion de Technique du Corps de Marcel Mauss dans le domaine du sport », *Staps* 2011/1 (n°91), p. 9-27. DOI 10.3917/sta.091.000

MAUSS Marcel, *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2012/9, 264 p.

MORHAIN Yves, PROIA Stéphane, « Le corps sportif dans tous ses écarts », *Champ psy* 2006/4 (n° 44), p. 109-121. DOI 10.3917/cpsy.044.0109

QUEVAL Isabelle, « La sur-nature du sportif d'élite : corps entraîné, corps dopé, corps augmenté », *Alliage* 2010/10 (n°67)

QUEVAL Isabelle, « L'industrialisation de l'hédonisme. Nouveaux cultes du corps : de la production de soi à la perfectibilité addictive », *Psychotropes* 2012/1 (Vol. 18), p. 23-43. DOI 10.3917/psyt.181.002

PRIVAT Jean-Marie, « Pr. Jack Goody (1919-2015) », *Revue française de pédagogie* 2015

RABARDEL Pierre, « Qu'est-ce qu'un instrument ? », *CNDP-DIE* 1995/3 , p.61-65

RIPA Yannick, « L'histoire du corps, un puzzle inachevé », *Revue historique* 2007/4 (n°644), p. 887-898. DOI 10.3917/rhis.074.0887

SOULÉ Bastien, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches qualitatives* 2007/1 (Vol. 27), p. 127-140.

VIGARELLO Georges et al., *Histoire du corps. De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Points, 2005/1, 611 p.

WEGELIUS Charly, *Gregario : un cycliste professionnel raconte le métier*, Paris, Éditions Globe, 2015/6, 352 p.

Sitographie :

Fédération Française de Cyclisme. Site fédéral officiel du vélo [en ligne]. [consulté le 03 mars 2016]. Disponible sur : <http://www.ffc.fr>

FABRY Philippe, *Fiche de lecture du livre de Alain Ehrenberg : le culte de la performance* [en ligne]. [consulté le 05 mai 2016]. Disponible sur : <http://www.philippefabry.eu/fiche.php?livre=18>

Le doublé d'Anquetil (Dauphiné Libéré – Bordeaux-Paris) [en ligne]. [consulté le 20 mai 2016]. Disponible sur http://www.memoire-du-cyclisme.eu/dossiers/dos_double_anquetil.php

Page d'accueil du site Activités Cyclistes Ufolep [en ligne]. Sportdev [consulté le 03 mars 2016]. Disponible sur : <http://www.ufolep-cyclisme.org/>

Table des annexes

| | |
|---|--------------------|
| Annexe 1. Retranscription d'un entretien..... | 81 |
|---|--------------------|

Annexe 1. Retranscription d'un entretien

Intérêt de l'entretien :

Cycliste expérimenté

→ a vu cyclisme amateur évoluer

ancien bon coureur

blessé à deux reprises

expérience, sages conseils → a son avis sur méthodes d'entraînement, ...

→ coache les jeunes

Mon rapport à lui :

respect de ma part et écoute de ses conseils

relations amicales

Thèmes à aborder :

passé de coureur → ce qui l'a poussé au vélo

comment s'est déroulée sa 'carrière' de coureur

blessure → comment ça va en ce moment, si ça se remet bien

entraînement home-trainer pour le moment : comment il se sent

quand est-ce qu'il sera de retour

cyclo sportive objectif : comment ça s'est passé ?

→ si dans un bon état mental, ...

qu'est-ce qui en général fait la différence en course ?

→ dit souvent à Loris que son problème, c'est dans la tête

qu'est-ce qui pour lui fait la force de Gérard L.... ?

sa méthode d'entraînement hivernal : comment il planifierait tout ça

primes

comment il est arrivé au vélo

→ ce qui lui a plu en particulier

son entraînement : est-ce qu'il travaille certaines choses en particulier, comment il a préparé la saison

→ **comment il se sent en ce moment ?** (la question importante → va mettre en mot son ressenti)

Développer là-dessus, rebondir

ses points forts → rouleur

point faible : ses difficultés en course liées au poids → ce qu'il fait pour y remédier

est-ce qu'il sent que certaines configurations d'entraînement fonctionnent mieux que d'autres sur lui ? Qu'est-ce qui le fait progresser significativement ?

Est-ce qu'il se teste sur des côtes, ... ?

Objectifs particuliers cette saison ?

relation avec M..., ancien coureur pro : comment est-ce qu'il le conseille ?

→ revenir sur exemple du travail spécifique où les gars se mettent la misère dans les bosses puis roulent toujours tranquille derrière

achat d'un nouveau vélo : comment il se sent dessus ?

→ question sur instrument

vélo léger ? Réactif ? ... → est-ce qu'il en est content ?

Entretien :

début de vélo → en mini-vélo derrière ses copains à Bellac
→ entraînés par dirigeant club Bellac et sa femme, préparait des goûters

vélo demi-course à roues pleines

cadet 1 → 13-14 ans
→ départ à Bellac,

s'est toujours fait plaisir

catégories A B C
catégories 1, 2,3,4

quand revenu en vélo, en ufolep
→ toujours en 3

niveau beaucoup plus élevé qu'avant en 3 ufolep

surclassement → 10h-12h d'effort
un des rares sports où tu ne peux pas suivre, pas tricher

beaucoup moins d'argent dans le système

contre L... : grands combats
→ marchait à ce moment-là
passe partout à part dans les longues bosses
met une jambe au dessus de l'autre

régime cardiaque énorme
physiologie

super grimpeur
→ le faisait sauter

challenge de la basse marche gagnée vers 96 : en 3 étapes
→ quand est-ce que tu poses ta mine ?

Évolution hyper importante : coupure hivernale
entraînement où tu sollicites le coeur tout le temps

des pics de forme à préparer

à coups

qui ménage sa monture va loin

me parle d'une de ses cycloportives → frigorifié
→ si t'as bien mangé
ça va

corps → apprend fatigue

course à pied → arrive pas à se vider alors que vélo rentre vidé
→ 12h, 10h à vide → t'es dans le bas

corps va te dire tu peux pas,
millième de seconde = à souffrir

pour retrouver niveau, doit reconstruire

a sans doute beaucoup perdu

obligé de reconstruire
→ quelques courses pour s'amuser
année dernière a construit pour cette année
→ va lui permettre de voir où il en est

coach → beaucoup plus d'outils pour les jeunes
aurait aimé intégrer structure comme pôle espoir
→ convivialité

vélo école de vie

→ se faire mal comme dans la vie il faut se faire mal pour arriver à quelque chose
→ pas dans le canapé

30 % physique, 70 % dans la tête

→ pouvoir tenir le petit temps supplémentaire qui te fait passer dans la bonne

motivation qui te fait tenir quand un gars t'énerve : « toi je vais pas te laisser partir tu vas voir »

physiologie beaucoup utilisé, se vider aussi

besoin de reconstruire pendant la saison

nouveau vélo : « quand je l'aurai entre les jambes, ça va être une tuerie »

« bonnes sensations » dessus

a fait un peu de home-trainer avec

M... qui lâche au bout d'un tour sur une course

→ non là c'est dans la tête

besoin de vider le corps pour marcher

→ courses où tu attaques tout le temps. Tu seras pas bien sur le coup mais tu vas voir dans 15 jours

fils P... qui marchait et qui a arrêté parce qu'il avait une copine

→ dommage, se rendra compte que ce qui est perdu est perdu

parle beaucoup en termes techniques : seuil, w/kg, ...

je lui demande pourquoi mon coeur ne monte pas beaucoup au-delà de 190bpm

→ me répond que ça vient de ma façon de faire le fractionné

→ « tu commences par 30s puis tu recommences quand tu reviens à (75%). tu repars pour 30s puis tu reviens à 85% et là tu repars et tu vas voir que là tu vas monter. Il faut que ça fluctue »

→ comme une série de chauffe

« il y a un truc que je vois pas faire les gars, c'est de revenir au calme pendant 15mn »

→ ultra important pour lui

« tu vas pas à la douche tout de suite une fois revenu, tu attends un peu d'abord » « tu manges un ptit truc rapide et tu frotes tes jambes dans le sens du coeur »

on parle de R... : problèmes de dos

→ « avec toute la brasse qu'il tire »

me dit qu'en course il repère facilement qui est fatigué et qui ne l'est pas au pédalage

→ regarde même les cassettes pour voir qui emmène le plus gros

→ me dit aussi que quand tu commences à passer en force avant tout, tu peux être sûr que dans 20mn,km t'es lâché

M... → lui dit qu'il devrait commencer par aller à Chaptelat puis plus tard à la Chapelle puis aux Emailliers

→ pas griller les étapes

→ dit qu'il n'a pas le sens de la course mais qu'il va lui apprendre t'inquiètes

parle des cuisses de L... quand il était jeune : de grosses cuisses !

Annexe 2. Notes plus détaillées relevées lors d'une course par étapes disputée en mai 2015